

Le monde aujourd'hui

Article à partager



L'Esprit en chemin, témoignage

Mémoire d'une foi libre

Franco, le 22 août 2026

PARTIE I – LES RACINES DU SYNCRÉTISME

Chapitre 1 – L'héritage franciscain et la soif de l'universel

« La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous. » (2 Corinthiens 13,13)

1.1 Une enfance toscane sous le regard de François d'Assise

Il y a des terres qui marquent l'âme avant même que l'esprit ne s'en souvienne. La Toscane est de celles-là. Ses collines ondulent comme une mer de terre et de lumière, ses cyprès veillent sur les chemins de pèlerins, et ses villes de pierre semblent n'avoir jamais connu l'oubli des siècles. C'est là, dans cette campagne baignée de soleil et de silences anciens, que j'ai vu le jour. Mais ce qui façonna mon enfance ne fut pas seulement la beauté des paysages ; ce fut la présence discrète mais tenace d'un saint qui, huit siècles plus tôt, avait marché sur ces mêmes routes, pieds nus et cœur brûlant.

Saint François d'Assise n'est pas pour moi une simple figure de dévotion : il est une clé. Une clé qui ouvre les portes d'une spiritualité où le sacré ne se confine pas dans les églises, mais respire dans le vent, chante dans les ruisseaux, se révèle dans le visage du lépreux et du loup. J'ai grandi dans une école franciscaine, entre des murs qui avaient entendu les échos de la fraternité universelle, là où l'on enseignait que Dieu n'est pas un juge lointain, mais un Père qui aime la Création et tout ce qu'Elle porte.

Le Cantique des Créatures n'était pas un poème qu'on récitait par cœur ; il était une respiration. « *Laudato si', mi' Signore, per sora nostra madre Terra, la quale ne sustenta et governa, et produce diversi fructi con coloriti fiori et herba.* » Loué sois-Tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la Terre, qui nous soutient et nous gouverne, et produit des fruits divers, des fleurs colorées et des herbes. Je ne savais pas encore, enfant, que ces paroles contenaient en germe tout mon avenir. Elles me préparaient à reconnaître, des années plus tard, dans les forêts du Brésil et dans les chants des Caboclos, cette même étincelle divine que François avait saluée dans le soleil et la lune.

L'éducation franciscaine ne se limitait pas à l'amour de la nature. Elle m'apprenait aussi une éthique de l'humilité : ne pas se croire supérieur à l'autre, ne pas posséder pour posséder, ne pas juger pour juger. Elle cultivait en moi un goût

pour la marginalité joyeuse, pour cette liberté intérieure qui n'a besoin ni de titres ni de richesses pour exister. J'appris à regarder le pauvre non comme un objet de pitié, mais comme un frère. J'appris que la foi ne se prouve pas, elle se vit.

Cette enfance toscane fut un berceau où l'on tissa en moi les premiers fils d'une tapisserie spirituelle qui, des années plus tard, s'enrichirait de mille autres couleurs.

1.2 L'école de la Création : le Cantique des Créatures comme première théologie

Lorsque l'on parle de formation théologique, on imagine souvent des manuels, des dogmes, des disputes savantes. Pour moi, la première théologie fut comme un chant : celui de François d'Assise, qui ne séparait jamais l'amour de Dieu de l'amour de tout ce qui existe. Cette intuition fondamentalement œcuménique a guidé ma vie bien avant que je ne pose le pied hors d'Italie.

Quelques promenades dans la campagne toscane, le regard perdu sur les vignes et les oliviers, et cette conviction intime que la Création était une parole vivante. Chaque arbre, chaque oiseau, chaque pierre portait une signature du Créateur. Ce n'était pas du panthéisme — François d'Assise avait trop de respect pour l'altérité de Dieu pour confondre le Potier et l'argile — mais c'était une sacralisation du monde qui me préparait à rencontrer d'autres traditions, d'autres visions de l'invisible.

Le franciscanisme m'a appris que l'Incarnation ne s'arrête pas à la vie de Jésus. Elle continue dans le pain partagé, dans l'eau bue à la source, dans le souffle qui traverse la forêt. Et si le Verbe s'est fait chair, alors toute chair est capable de porter la parole de Dieu. Cette conviction, je la retrouverai plus tard dans la cosmologie des Tupi-Guarani, dans la vénération des Orixás, dans la sagesse des Pretos Velhos. Ce qui m'avait été donné en Toscane comme un joyau était en réalité une clef universelle.

Le Cantique des Créatures ne fut donc pas pour moi une simple prière ; il fut une école de regard. Il m'apprit à voir le divin là où d'autres ne voient que matière. Il me prépara à dialoguer avec des mondes que l'Occident chrétien avait trop souvent ignorés ou méprisés.

1.3 Le départ pour la Suisse : la xénophobie comme épreuve et comme purification

Mais la vie ne se contente pas de nous offrir des paysages bénis. Elle nous appelle aussi à quitter le jardin, à marcher vers des terres inconnues, parfois hostiles. Mon départ de Toscane pour la Suisse fut un de ces tournants.

Je ne partais pas en conquérant, ni même en pèlerin assuré. Je partais parce que la vie, avec ses exigences économiques et familiales, m'y contraignait. La Suisse m'accueillit avec ses montagnes immaculées, ses lacs calmes et ses villes ordonnées. Mais elle m'accueillit aussi avec la méfiance, le regard qui jauge, la porte qui ne s'ouvre qu'à demi. La xénophobie n'est pas toujours brutale ; parfois, elle est un silence, un espace vide là où aurait dû se trouver une main tendue.

Cette épreuve, qui aurait pu aigri un cœur moins enraciné dans l'Évangile, eut sur moi un effet paradoxal. Au lieu de me replier sur moi-même, elle dilata mon âme. Elle me rappela que l'étranger est celui que l'on refuse, mais aussi celui que l'on peut choisir d'aimer. François d'Assise n'avait-il pas embrassé le lépreux, celui que la société repoussait ? N'était-il pas allé vers le sultan, en terre d'Islam, non pour convertir par la force, mais pour témoigner par la présence ?

La xénophobie suisse me fut une purification. Elle brûla en moi les dernières illusions sur la supériorité d'une culture ou d'une nation. Elle me fit comprendre que la foi chrétienne, si elle est véritable, ne peut se contenter d'être une religion d'entre-soi. Elle doit être une religion de l'autre, de l'accueil, de la fraternité concrète. Cette blessure, transformée en leçon, fit de moi un homme plus ouvert, plus disposé à reconnaître dans tout visage, fût-il étranger, une icône du Dieu vivant.

C'est aussi en Suisse, au cœur de cette terre d'exil volontaire, que je rencontrai celle qui allait être mon épouse. Je l'appellerai, dans ce récit, Meninha. Elle était d'origine brésilienne, héritière de ce peuple Tupi-Guarani dont j'ignorais encore qu'il avait marqué ma propre mémoire d'âme. Notre rencontre ne fut pas un hasard : elle était un rendez-vous fixé bien avant notre naissance.

1.4 La rencontre avec Meninha : l'amour comme reconnaissance d'âme

Certaines rencontres ne ressemblent pas à des débuts, mais à des retours. Lorsque je vis Meninha pour la première fois, je ne fus pas saisi par la surprise de la découverte, mais par l'étrange familiarité de la reconnaissance. Il y avait dans ses yeux une profondeur que je ne pouvais expliquer, une lumière qui n'était pas de ce monde.

Meninha était médium. Elle possédait ce don rare de servir de pont entre le visible et l'invisible. Sa sensibilité spirituelle, sa pureté d'âme, faisaient d'elle un canal privilégié pour les entités de lumière. Elle incarnait avec une humilité désarmante cette vérité que l'Esprit que Dieu a placé en chacun peut s'exprimer à travers ceux qui s'ouvrent à Lui sans réserve.

Nous nous sommes mariés, et cette union fut bien plus qu'un contrat civil ou religieux. Elle fut une alliance spirituelle, une communion de quête. Ensemble, nous avons exploré des territoires que beaucoup jugent incompatibles. Meninha m'a fait lire Allan Kardec, dont la philosophie spiritique m'offrait une grille pour comprendre les phénomènes médiumniques. Nous avons médité sur les écrits d'Edgar Cayce, le « prophète endormi », dont la vision universaliste de la foi chrétienne résonnait avec notre propre expérience. Nous avons été bouleversés par l'exemple de Chico Xavier, ce médium brésilien qui a consacré sa vie à la charité et à la psychographie, incarnant l'Évangile selon le spiritisme.

Mais au-delà des livres, notre vie quotidienne était elle-même un lieu de révélation. Les esprits ne nous étaient pas étrangers. Ils nous parlaient dans les rêves, dans les synchronicités, dans les silences partagés. Meninha, par son don de médiumnité, m'ouvrait des portes que je n'aurais jamais osé franchir seul.

C'est au cours de cette vie commune que la vérité sur ma propre origine spirituelle commença à se dévoiler. Une mémoire ancienne, enfouie sous les couches du temps, remonta à la surface.

1.5 La révélation de la vie antérieure : le guerrier tupi-guarani et l'agression portugaise

Je n'avais jamais été un adepte fervent de la réincarnation. Ma formation catholique m'avait habitué à considérer cette croyance comme étrangère, voire suspecte. Mais les signes s'accumulèrent, et les paroles des esprits, lors des séances menées avec Meninha, finirent par m'ouvrir les yeux.

Un jour, au cours d'une Table Blanche, une entité de lumière s'adressa à moi avec une solennité inattendue. Elle me parla d'une vie antérieure, au XVI^e siècle, sur les terres brésiliennes. J'étais alors un guerrier Tupi-Guarani, uni à celle qui, cinq siècles plus tard, serait mon épouse. Nous vivions en harmonie avec la forêt, avec les esprits de la nature, avec ce souffle sacré que les Tupi appelaient déjà d'un nom proche de l'Esprit.



Puis vinrent les envahisseurs portugais. Ils ne cherchaient pas le dialogue ; ils cherchaient la terre, l'or, les âmes à réduire en servitude. Nous fûmes attaqués. Je défendis ma compagne de mon corps et de mon arc, mais les armes à feu des colons étaient plus rapides. Je tombai sous leurs coups, mon sang se mêlant à la terre que j'aimais. Ma compagne, elle, fut emmenée. Je ne sus jamais ce qu'elle devint.

Cette révélation me bouleversa. Tout s'éclaircit d'un jour nouveau : mon amour immédiat pour Meninha, ma fascination pour la culture brésilienne, ma colère sourde contre les injustices coloniales, et même cette étrange familiarité que j'avais toujours ressentie envers

les Caboclos, ces esprits des guerriers amérindiens qui se manifestent dans l'Umbanda. Ils n'étaient pas des étrangers : ils étaient mes frères d'une vie précédente.

Mais le plus saisissant fut de comprendre que j'avais été tué par des chrétiens, et que je portais pourtant dans mon cœur un amour indéfectible pour le Christ. Cela ne me conduisit pas au rejet du christianisme. Au contraire, cela m'enseigna une distinction profonde entre le message du Christ et les crimes commis en son nom. Jésus n'avait pas armé les soldats portugais ; ce n'était pas Lui qui avait béni la destruction des cultures indigènes. Le christianisme avait été capturé par la logique de l'empire, comme il le serait tant de fois au cours de l'histoire.

Cette révélation, loin de m'éloigner de ma foi, l'approfondit. Elle me montra que l'Esprit de Dieu souffle où il veut, qu'il n'est pas prisonnier des institutions humaines, et qu'il peut se manifester dans les traditions que l'Occident a marginalisées. Je compris que ma quête, celle d'une foi libre et universelle, n'était pas une invention personnelle, mais l'aboutissement d'un chemin entamé bien avant ma naissance toscane.

Dès lors, je cessai d'être simplement un catholique de culture pour devenir un chercheur de l'Esprit, un pèlerin entre les mondes. Mon héritage franciscain ne fut pas renié ; il fut élargi, dilaté, rendu capable de contenir la mémoire de la forêt, la sagesse des Pretos Velhos, le courage des Caboclos.

Ainsi, mes racines toscanes et ma mémoire tupi-guarani se rejoignirent dans le creuset d'une même foi : celle qui reconnaît en toute créature une étincelle du Créateur, et qui place l'amour au-dessus de toutes les frontières. C'est de ce terreau que naîtra le témoignage qui suit, dans l'espérance qu'il éclaire ceux qui, comme moi, cherchent une foi affranchie des carcans humains.

Ainsi s'achève ce premier chapitre. J'ai tenté de planter une partie du décor de ma vie, d'exposer les premières fondations de mon parcours, et d'introduire les éléments essentiels qui éclaireront la suite : l'héritage franciscain, l'épreuve de la xénophobie, la rencontre avec Meninha, et la révélation de ma vie antérieure.

Le chapitre suivant, « La colonisation portugaise et la destruction des mondes indigènes », approfondira le contexte historique qui a marqué votre mémoire d'âme et qui constitue la toile de fond de votre engagement spirituel.

Chapitre 2 – La colonisation portugaise et la destruction des mondes indigènes

« Ils ont dévasté ma vigne, ils ont mis en pièces mon figuier, ils l'ont dépouillé et abattu ; ses sarments ont blanchi. » (Joël 1,7)

2.1 Les raisons de la venue des Européens : économie, territoire et religion

Lorsque je revis en mémoire ma mort sous les coups des soldats portugais, je ne peux m'empêcher de me demander : qu'est-ce qui avait bien pu pousser ces hommes, venus de si loin, à traverser l'océan pour semer la mort sur une terre qui ne leur appartenait pas ? La réponse, hélas, est aussi simple qu'implacable : l'appât du gain, la soif de pouvoir, et l'ivresse d'une mission divine mal comprise.

L'arrivée de Pedro Álvares Cabral sur les côtes brésiliennes en 1500 ne fut pas un acte isolé. Elle s'inscrit dans le grand mouvement des « découvertes », motivé par trois objectifs étroitement liés. D'abord, l'expansion économique : il fallait trouver une nouvelle route vers les Indes, contourner les musulmans qui contrôlaient les voies terrestres, et exploiter les richesses naturelles du Nouveau Monde – le bois-brésil, puis le sucre, l'or et les pierres précieuses. Ensuite, l'expansion territoriale : le Portugal, rival de l'Espagne, voulait agrandir son empire, marquer sa présence sur la carte du monde. Enfin, l'expansion religieuse : la Reconquista venait de s'achever en péninsule Ibérique, et l'élan missionnaire était à son comble. Il fallait porter la foi catholique aux « païens » du Nouveau Monde, sauver des âmes, et, accessoirement, justifier la conquête par une noble intention.

Ces trois moteurs – l'or, la gloire et Dieu – se mêlaient inextricablement dans l'esprit des conquérants. Les chroniques de l'époque en témoignent : on y parlait aussi bien des épices que des baptêmes, des mines que des évêchés. Les rois de Portugal et d'Espagne obtenaient du pape des bulles qui leur concédaient les terres « découvertes » à charge d'y évangéliser les populations. La croix suivait l'épée, et l'épée protégeait la croix.

Je ne peux lire ces faits historiques sans un frisson. Car ces conquérants, ces missionnaires, ces marchands, étaient les frères de ceux qui m'ont tué. Ils agissaient au nom d'un roi, d'une Église, d'une civilisation qu'ils croyaient supérieure. Leur violence n'était pas seulement physique ; elle était symbolique, culturelle, spirituelle. Elle prétendait effacer un monde pour en imposer un autre.

2.2 Les Tupi-Guarani avant le contact : spiritualité chamanique et quête de la « Terre sans Mal »

Pourtant, ce monde que les Européens s'apprêtaient à détruire était riche, complexe, et profondément spirituel. Les populations de langue Tupi-Guarani occupaient, avant l'arrivée des Portugais, une immense partie du littoral brésilien et du bassin du Paraná-Paraguay. Il ne s'agissait pas d'un peuple unique, mais d'un vaste ensemble linguistique et culturel regroupant de nombreuses tribus – Tupinambá, Tupiniquim, Guarani, etc. – souvent en guerre les unes contre les autres, mais partageant une vision du monde commune.

Leur organisation sociale était fondée sur la parenté élargie, la guerre rituelle et une pratique qui a longtemps choqué les Européens : le cannibalisme sacré. Mais ce cannibalisme n'avait rien à voir avec la barbarie que les chroniqueurs décriaient avec horreur. Il s'agissait de consommer les ennemis capturés non par faim, mais pour assimiler leur courage et leur force vitale. C'était un acte religieux, une manière de rendre hommage à la bravoure de l'adversaire en l'intégrant à sa propre substance. Je ne justifie pas cette pratique par nos critères modernes, mais je la comprends comme une expression d'une cosmologie où la vie et la mort sont étroitement entrelacées.

Leur spiritualité était chamanique. Le pajé (ou caraíba) était un sage-guérisseur-prophète, capable de communiquer avec les esprits de la nature, d'interpréter les rêves, de guérir par les plantes, et de conduire son peuple dans les grandes quêtes mystiques. Il était le médiateur entre le monde visible et le monde invisible – une figure que je reconnaitrai plus tard, avec émotion, dans les Caboclos de l'Umbanda.

Mais le cœur de leur espérance était la croyance en une « Terre sans Mal » (Yvy Maráey), un paradis terrestre accessible sans mourir, où la souffrance, la maladie et la mort n'existent pas. De grands mouvements migratoires guaranis, conduits par des prophètes, parcouraient la forêt à la recherche de cette terre promise. Cette quête, je l'ai comprise comme un écho de la soif d'infini qui habite toute âme humaine, une préfiguration de ce que la foi chrétienne appelle le Royaume de Dieu.

Ce substrat spirituel – le chamanisme, la connexion à la nature, la recherche d'une terre de paix – est essentiel pour comprendre ce qui, plus tard, entrera en résonance avec le christianisme missionnaire. Mais il est aussi essentiel pour mesurer l'ampleur de la catastrophe qui allait s'abattre sur ces peuples. Car ce que les Portugais détruisirent, ce ne fut pas seulement des corps, mais des âmes, des cosmologies, des mondes de sens.

2.3 Les violences de la colonisation : épidémies, esclavage et guerres

Il faut parler ici sans euphémisme. La colonisation portugaise fut une catastrophe démographique et culturelle pour les peuples autochtones du Brésil. Les mécanismes de destruction furent multiples, et je les ai tous ressentis, dans ma chair de guerrier tupi-guarani, il y a cinq siècles.

Les maladies épidémiques furent, de loin, la cause la plus meurtrière. Variole, rougeole, grippe – des maladies banales pour les Européens, mais auxquelles les natifs, dépourvus d'immunité, ne pouvaient résister. Des villages entiers furent vidés avant même qu'un contact direct n'ait eu lieu. La mort frappait sans raison apparente, semant la terreur et le désespoir. Comment ces peuples auraient-ils pu comprendre que ces fléaux étaient portés par les étrangers ? Ils y voyaient souvent une malédiction, la colère des esprits.

L'esclavage et le travail forcé achevèrent ce que les épidémies avaient commencé. Les colons portugais, les bandeirantes (explorateurs-chasseurs d'esclaves venus de São Paulo), organisèrent des expéditions – les entradas et bandeiras – pour capturer les Indiens. Des milliers furent arrachés à leurs terres, à leurs familles, à leurs dieux. Ils furent mis au travail forcé dans les plantations de canne à sucre, réduits à une servitude qui n'avait rien à envier à celle des esclaves africains qui suivraient plus tard.

La guerre et la violence directe complétèrent le tableau. Les tribus qui résistaient étaient massacrées ou dispersées. Les Portugais, pour affaiblir les indigènes, utilisèrent aussi les rivalités inter-tribales, armant certains groupes pour en détruire d'autres. Ils semailent la division pour mieux régner.

Mais ce qui me touche le plus, dans cette violence, c'est sa dimension symbolique. Car elle ne s'arrêtait pas aux corps ; elle visait les âmes. Les missionnaires, avec des intentions parfois opposées à celles des colons, participèrent néanmoins à une entreprise d'éradication culturelle. Les langues, les rites, les croyances furent systématiquement réprimés, diabolisés, ou remplacés par les catégories européennes.

Face à cette violence, les réactions des Tupi-Guarani furent diverses. Certains choisirent la résistance armée, défendant pied à pied leur territoire. D'autres prirent la fuite vers l'intérieur des terres, là où les colons ne pouvaient encore atteindre. Certains, désespérés, se livrèrent à des suicides collectifs – une manière de dire que la vie n'était plus possible dans ce monde devenu cauchemar. D'autres enfin optèrent pour la conversion, parfois sincère, parfois stratégique, pour survivre ou pour préserver ce qui pouvait encore l'être de leur culture.

Je suis mort en résistant. Je suis tombé en défendant ma compagne. Mais je sais que, dans d'autres tribus, des guerriers comme moi ont choisi d'autres voies. Toutes étaient des réponses à la même question : comment rester debout quand le monde s'effondre ?

2.4 Les réactions indigènes : résistance, fuite, conversion stratégique

Si je reviens aujourd'hui sur ces événements, ce n'est pas seulement pour déplorer une tragédie. C'est aussi pour honorer la mémoire de ceux qui ont résisté, et pour comprendre comment l'Esprit de Dieu – que je reconnais aujourd'hui à l'œuvre dans toute quête de justice – était déjà présent dans leurs choix.

La résistance armée fut héroïque, mais souvent vaine. Les arcs et les flèches des Tupi-Guarani ne pouvaient rien contre les arquebuses et les épées des Portugais. Pourtant, ces guerriers ne se rendirent pas sans combat. Ils se battirent pour leur terre, pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour la liberté de vivre selon leurs dieux. Leur courage, je le porte en moi comme un héritage sacré. Lorsque j'ai dialogué avec les Caboclos, ces esprits des guerriers amérindiens qui se manifestent dans l'Umbanda, je ne parlais pas à des étrangers. Je parlais à mes frères d'armes, à ceux qui sont tombés comme moi, la lance à la main.

La fuite vers l'intérieur des terres fut une autre forme de résistance. Elle permit à des communautés entières de se soustraire à la domination portugaise, de préserver leur langue, leurs rites, leur mode de vie. Ces peuples « réfugiés » devinrent les gardiens d'une mémoire que les colons n'avaient pu détruire. Aujourd'hui encore, des tribus amazoniennes perpétuent cette tradition de résistance par l'isolement.



La conversion stratégique, elle, est plus ambiguë. Beaucoup d'Indiens acceptèrent le baptême et les enseignements chrétiens non par conviction, mais pour échapper à l'esclavage, pour obtenir la protection des missionnaires, ou pour accéder à des avantages matériels. Mais cette conversion apparente ne signifiait pas un renoncement intérieur. Nombreux furent ceux qui, en secret, continuèrent à vénérer leurs esprits, à consulter leurs pajés, à perpétuer leurs rites sous des dehors catholiques. Ce fut une forme de résistance spirituelle, une manière de dire : "Vous pouvez prendre mon corps, vous pouvez prendre mon nom, mais vous ne prendrez pas mon âme".

Ce fut aussi le terreau d'un syncrétisme naissant. Les images des saints, imposées par les missionnaires, devinrent des cachettes pour les Orixás. Les prières en latin furent récitées avec des intentions qui n'avaient rien d'orthodoxe. Les fêtes catholiques devinrent l'occasion de perpétuer des danses et des rituels ancestraux.

Cette gymnastique spirituelle, je la connais bien. Je l'ai vécue dans ma propre quête, des années plus tard, lorsque j'appris à reconnaître le visage du Christ dans les Caboclos, et la sagesse de François d'Assise dans les Pretos Velhos.

La résistance des Tupi-Guarani n'est pas seulement une leçon d'histoire ; elle est une leçon de foi. Elle nous apprend que l'Esprit que Dieu a placé en chaque peuple ne peut être éteint ni par le fer ni par le feu. Il se cache, il se transforme, il renaît.

Ce chapitre est un voyage dans la mémoire douloureuse de notre humanité commune. En le relisant, je mesure à quel point la colonisation fut un crime contre l'Esprit, un déni de l'Évangile sous couvert d'évangélisation. Pourtant, au cœur de cette nuit, une lumière persiste : celle de la résistance, celle de la foi indomptable des peuples que l'on croyait vaincus.

Le chapitre suivant, « Les jésuites au Brésil : entre protection et acculturation », poursuivra cette exploration en montrant comment les premiers missionnaires, avec leurs forces et leurs faiblesses, ont à la fois protégé et aliéné les indigènes.

Chapitre 3 – Les jésuites au Brésil : entre protection et acculturation

« J'ai vu l'oppression de mon peuple en Égypte, et j'ai entendu ses cris ; je suis descendu pour le délivrer. »
(Exode 3,7-8, adapté)

3.1 La mission des jésuites : évangéliser et civiliser

En 1549, douze ans après la fondation de Salvador, le premier gouverneur général du Brésil, Tomé de Sousa, débarqua avec une poignée d'hommes qui allaient marquer l'histoire du Nouveau Monde. Parmi eux se trouvaient six pères jésuites, menés par le père Manuel de Nóbrega. La Compagnie de Jésus, fondée en 1540 par Ignace de Loyola, était encore jeune, mais déjà puissante, disciplinée, et animée d'une foi conquérante.

Pour le roi du Portugal, ces religieux étaient des alliés précieux. Ils devaient évangéliser les « Gentils », certes, mais aussi encadrer la colonisation naissante, apporter un vernis moral à une entreprise qui n'en manquait pas. Les jésuites étaient les soldats de Dieu dans une guerre qui se voulait spirituelle, mais qui était aussi politique et économique.

Leur mission était claire : faire des Indiens de bons chrétiens, et, par là, de bons sujets du roi. Mais cette mission comportait une ambiguïté fondamentale. D'un côté, elle visait le salut des âmes, une intention noble et sincère. De l'autre, elle était indissociable du projet colonial, qui reposait sur l'exploitation des terres et des peuples.

Les jésuites ne furent pas de simples instruments de la couronne. Ils eurent leur propre vision, parfois en tension avec celle des colons. Ils comprirent rapidement que pour évangéliser les indigènes, il fallait les protéger des excès des colons, qui les réduisaient en esclavage et les décimaient par le travail forcé. Ce fut leur première contradiction, et leur première grandeur.

3.2 Les actions positives : défense contre l'esclavage, création des aldeias, étude des langues

Ce qui distingue les jésuites des autres acteurs de la colonisation, c'est leur capacité à élever une voix critique contre les abus. Dès les premières décennies, des figures comme Nóbrega, puis surtout le père Antônio Vieira au XVII^e siècle, dénoncèrent avec véhémence l'esclavage des Indiens. Ils firent pression sur le roi du Portugal pour obtenir des lois protectrices. Leurs sermons, à la fois prophétiques et politiques, rappelaient aux colons qu'ils ne pouvaient pas traiter les Indiens comme des bêtes de somme.



Cette défense, bien que non exempte d'ambiguïtés (les jésuites furent moins véhéments contre l'esclavage africain), sauva des milliers de vies. Elle freina l'extermination pure et simple de nombreux groupes autochtones. Elle leur offrit un répit, une possibilité de survie.

Pour protéger les Indiens des colons et des bandeirantes, les jésuites créèrent des villages sous leur contrôle exclusif, les aldeias. Ces missions étaient des communautés fermées où les Indiens étaient sédentarisés, catéchisés, et initiés à l'agriculture et à l'artisanat européens. Les aldeias constituaient un rempart physique et légal contre les razzias des esclavagistes. Dans ces espaces, les

Indiens pouvaient vivre, prier, travailler, sans être constamment menacés de déportation.

Mais la plus grande contribution des jésuites fut peut-être linguistique. Ils furent des linguistes exceptionnels. Le père José de Anchieta composa la première grammaire de la langue tupi, l'Arte de gramática da língua mais usada na costa do Brasil (1595), qui devint la língua geral (langue générale), un tupi standardisé qui servit de langue véhiculaire dans tout le Brésil colonial pendant deux siècles. Ce travail permit non seulement l'évangélisation, mais aussi la préservation d'un patrimoine linguistique inestimable. Sans ces travaux, une grande partie de la culture tupi-guarani serait peut-être définitivement perdue.

Anchieta utilisait également le théâtre, la poésie et la musique pour enseigner le catéchisme. Ses « autos » (pièces religieuses) mêlaient figures bibliques, saints catholiques et personnages du folklore tupi, créant ainsi un syncrétisme artistique et religieux, certes contrôlé, mais qui laissait une place à l'imaginaire indigène. Les enfants indigènes apprenaient le chant et la musique sacrée, émerveillant les visiteurs européens par leur talent et leur ferveur.

Ces actions furent louables. Elles témoignent d'une réelle empathie, d'une volonté sincère de protéger les faibles. Mais elles eurent aussi un coût, que les jésuites eux-mêmes ne mesurèrent peut-être pas pleinement.

3.3 Les aspects sombres : diabolisation du chamanisme, sédentarisation forcée, paternalisme

La protection jésuite avait un prix, et ce prix était la destruction de la culture indigène. Les jésuites, malgré leur intelligence et leur bon cœur, étaient convaincus de la supériorité de la civilisation chrétienne et européenne. Ils considéraient les Indiens comme des enfants à civiliser, non comme des égaux.

La diabolisation du chamanisme fut l'un des aspects les plus destructeurs de leur action. Les pajés furent systématiquement présentés comme des agents du démon. Les jésuites s'efforcèrent de détruire leur autorité et de les remplacer par la figure du prêtre chrétien comme seul intermédiaire légitime avec le sacré. Cette guerre contre les chamans fut une guerre contre l'âme même des peuples tupi. Les guérisseurs, les visionnaires, les gardiens de la mémoire tribale furent réduits au silence, parfois tués, souvent marginalisés.

La sédentarisation forcée fut une autre violence. Les Tupi-Guarani étaient des peuples semi-nomades, pratiquant la chasse, la pêche et l'agriculture itinérante. Leur enfermement dans les aldeias bouleversa leur organisation sociale, leur alimentation et leur rapport au territoire. Les migrations mystiques guaranis vers la « Terre sans Mal » furent réprimées ou réinterprétées comme une recherche du paradis chrétien, vidant ces quêtes de leur sens profond.

Dans les aldeias, la discipline était stricte. Les journées étaient rythmées par les prières, le travail et l'instruction. Les pratiques traditionnelles – la nudité, la polygamie, les rituels de passage – furent interdites et punies. Ce paternalisme colonial, même lorsqu'il se voulait bienveillant, était une forme de violence symbolique, une négation de l'altérité indigène.

Je ne peux lire ces faits sans un sentiment de tristesse et de colère. Mes ancêtres tupi-guarani ont été privés de leur voix, de leur mémoire, de leur liberté. On leur a dit que leurs dieux étaient des démons, que leurs chamans étaient des imposteurs, que leur terre était un désert spirituel. Et on leur a offert le baptême en échange de leur silence.

Pourtant, je ne peux pas non plus condamner les jésuites sans nuance. Ils étaient des hommes de leur temps, prisonniers de leurs certitudes, mais sincères dans leur foi. Leur erreur fut de confondre l'Évangile avec la civilisation européenne. Ils n'ont pas su discerner l'œuvre de l'Esprit dans les traditions qu'ils avaient pour mission de remplacer.

3.4 L'expulsion de 1759 : raisons politiques et conséquences spirituelles

L'expulsion des jésuites du Brésil (et de tous les territoires portugais) en 1759 fut un événement brutal, aux causes loin d'être religieuses. Le Marquis de Pombal, premier ministre du roi Joseph Ier, était un homme des Lumières, imprégné de rationalisme et de despotisme éclairé. Il voyait dans la Compagnie de Jésus un obstacle à l'autorité absolue de l'État.

Les missions jésuites étaient devenues extrêmement riches et puissantes. Elles contrôlaient un vaste territoire, une main-d'œuvre abondante, un commerce florissant (notamment le maté et le bétail). Pour Pombal, ces missions étaient un « État dans l'État », une menace pour le pouvoir royal. Il fallait les briser, affirmer la suprématie de la couronne.

La guerre des Guaranis (1754-1756) fournit le prétexte idéal. Le traité de Madrid (1750) avait redessiné les frontières entre les possessions portugaises et espagnoles. Sept missions jésuites du territoire des Guaranis devaient passer sous contrôle portugais, impliquant le déplacement forcé de leurs habitants. Les Guaranis, soutenus par certains jésuites, résistèrent les armes à la main. Cette rébellion fut écrasée dans le sang par les armées portugaise et espagnole. Pombal accusa la Compagnie de Jésus d'avoir fomenté cette révolte pour créer un empire théocratique indépendant.

L'expulsion fut brutale. Environ 600 jésuites furent chassés du Brésil, leurs biens confisqués, leurs missions abandonnées. Les populations indigènes furent livrées à la merci des colons et des fonctionnaires royaux. La língua geral fut interdite, le portugais imposé. Ce fut un vide institutionnel et spirituel immense.

Mais ce vide, paradoxalement, fut aussi une opportunité. Les pratiques religieuses syncrétiques – les calundus, ancêtres du Candomblé et de l'Umbanda – se développèrent alors de manière plus autonome et clandestine. Privés de l'encadrement strict des jésuites, les esclaves africains et leurs descendants trouvèrent l'espace pour perpétuer leurs cultes sous des dehors catholiques. Le syncrétisme s'intensifia, devint plus créatif, plus libre.

Pour moi, l'expulsion des jésuites fut une rupture qui permit une renaissance. Ce fut un moment de deuil, certes, mais aussi un moment d'émancipation. L'Esprit que Dieu a placé en chaque peuple ne peut être enfermé dans les structures humaines. Lorsque ces structures s'effondrent, il trouve d'autres chemins pour se manifester.

Ce chapitre, tente de rendre justice à la complexité des jésuites. Ils furent à la fois les protecteurs des Indiens et les instruments de leur aliénation, les bâtisseurs d'une culture métisse et les fossoyeurs d'une culture ancestrale. Leur héritage est ambivalent, mais il est incontournable pour comprendre le terreau spirituel du Brésil.

Le chapitre suivant, « Les franciscains : la vénération de la Création comme pont involontaire », explorera comment une autre forme de présence missionnaire ouvrit la voie à un syncrétisme plus profond et plus durable.

Chapitre 4 – Les franciscains : la vénération de la Création comme pont involontaire

« Loué sois-Tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la Terre, qui nous soutient et nous gouverne, et produit des fruits divers, des fleurs colorées et des herbes. »

(Saint François d'Assise, Cantique des Créatures)

4.1 L'arrivée des franciscains : une présence diffuse et proche du peuple

Si les jésuites arrivèrent au Brésil comme une troupe d'élite, organisée, disciplinée, liée à la couronne, les franciscains, eux, furent présents dès le premier jour. En 1500, lorsque la flotte de Pedro Álvares Cabral toucha les côtes brésiliennes, un frère franciscain, Henrique de Coimbra, célébra la première messe sur cette terre qui allait devenir le Brésil. Ce geste symbolique annonçait une présence qui ne serait jamais aussi centralisée que celle des jésuites, mais qui serait plus diffuse, plus capillaire, plus proche du peuple.

Les franciscains ne vinrent pas en corps constitué, sur ordre du roi. Ils s'implantèrent progressivement, souvent à la demande des populations locales ou des autorités municipales. Leur présence était moins stratégique, plus spontanée. Ils étaient là où le peuple était : dans les ports, les bourgs, les villages reculés. Ils partageaient la vie des plus pauvres, des marginaux, des exclus. Cette proximité fit d'eux des interlocuteurs naturels pour les Indiens et les esclaves, qui voyaient en eux des frères plutôt que des maîtres.

Leur habit, simple et rude, leur pauvreté assumée, leur refus des honneurs, tout cela les rapprochait des humbles. Ils n'avaient pas la prestance des jésuites, ni leur science, ni leur influence politique. Mais ils avaient une qualité rare : ils savaient écouter. Ils ne venaient pas imposer une civilisation, mais témoigner d'une foi vécue dans la simplicité.

C'est cette approche qui fit des franciscains des instruments involontaires d'un syncrétisme que les jésuites, avec leurs méthodes plus rigides, n'auraient peut-être pas permis. Leur spiritualité, centrée sur l'amour de la Création et l'humilité, créa un terrain commun avec les cosmologies indigènes et africaines.

4.2 La spiritualité franciscaine comme terrain commun avec les cultes de la nature

Pour comprendre pourquoi les franciscains ont joué un rôle si particulier dans la genèse du syncrétisme brésilien, il faut revenir à la source de leur spiritualité : François d'Assise.

François d'Assise n'était pas un théologien systématique. Il était un poète, un amoureux, un fou de Dieu. Sa vision du monde était d'une simplicité désarmante : tout ce qui existe est créé par Dieu, tout porte Sa signature, tout est bon. Le soleil, l'eau, les arbres, les animaux, les pierres – tout est « frère » et « sœur ». Cette vision n'était pas panthéiste, car François d'Assise ne confondait pas le Créateur et la créature. Mais elle conférait à la nature une dignité sacrée, une valeur en soi, un reflet de la beauté divine.

Pour les peuples Tupi-Guarani, dont la spiritualité était entièrement fondée sur le dialogue avec les esprits de la nature, cette vision était infiniment plus compréhensible et proche que la théologie plus abstraite et intellectuelle des jésuites. Les jésuites parlaient de péché, de rédemption, de dogmes ; les franciscains parlaient de louange, de gratitude, de contemplation. Ils ne disaient pas aux Indiens que leurs esprits étaient des démons ; ils leur montraient que le Dieu chrétien était aussi le Dieu de la forêt, des rivières, des oiseaux.

Cette proximité ne fut pas le fruit d'une stratégie élaborée. Elle vint du cœur. Les franciscains, imprégnés du Cantique des Créatures, ne pouvaient pas regarder un arbre sans y voir une œuvre de Dieu. Ils ne pouvaient pas entendre le chant d'un oiseau sans y entendre une louange. Ils ne pouvaient pas rencontrer un chamane sans percevoir, peut-être, un chercheur de Dieu.

Ils fermèrent les yeux sur bien des pratiques que d'autres missionnaires auraient condamnées. Les tambours, les danses rythmées, les offrandes aux esprits – tout cela, ils le tolérèrent, parfois avec une bienveillance qui confinait à la complicité. Non pas qu'ils approuvassent ces pratiques ; mais ils les comprenaient, ils les reconnaissaient comme des expressions d'une foi sincère, même si cette foi n'était pas encore éclairée par la révélation chrétienne.

4.3 Les confréries et les sanctuaires institutionnels pour les esclaves et les indigènes

Cette tolérance trouva son expression la plus concrète dans les irmandades (confréries) que les franciscains géraient dans de nombreuses églises et chapelles. Ces confréries étaient destinées aux populations noires et indigènes, leur offrant un espace de rassemblement, de prière, et d'entraide.

Dans ces espaces, un phénomène crucial se produisit. Les moines franciscains, consciemment ou non, fermèrent les yeux sur l'introduction de tambours, de danses rythmées et de chants d'origine africaine ou indigène lors des fêtes de saints catholiques. Ces confréries devinrent des sanctuaires institutionnels où les Africains et les Indiens pouvaient se réunir, élire leurs représentants (le « roi du Congo », par exemple), et perpétuer leurs traditions sous un vernis catholique.

Ce fut une forme de double jeu, une double identité sacrée. Officiellement, on célébrait Saint Sébastien ; officieusement, on invoquait Oxóssi. Officiellement, on récitait le chapelet ; officieusement, on chantait les louanges des Orixás. Officiellement, on suivait la liturgie romaine ; officieusement, on dansait les rythmes ancestraux.

Les franciscains, en tolérant cette ambiguïté, offrirent aux esclaves et aux indigènes un espace de liberté spirituelle que les jésuites, avec leur souci d'orthodoxie, n'auraient jamais accordé. Ils ne le firent pas par cynisme, ni par faiblesse, mais par une intuition profonde : l'Évangile est plus grand que les formes culturelles qui le portent. Si les peuples veulent louer Dieu à leur manière, pourquoi les en empêcher ?

Cette complicité silencieuse traversa les siècles. Elle permit aux cultes africains et indigènes de survivre, de se transformer, de se renouveler, sous la protection bienveillante (ou au moins tacite) de l'ordre franciscain.

4.4 La Ligne de Semiromba et la naissance d'un synchrétisme assumé

L'aboutissement de ce long processus historique fut la naissance, au XXe siècle, de la Congrégation des Franciscains Spiritistes d'Umbanda, connue sous le nom de Ligne de Semiromba (ou Samiromba). Fondée par Laudelino de Souza Gomes, cette branche de l'Umbanda fusionne explicitement le rituel afro-brésilien avec la spiritualité franciscaine.



Dans les terreiros de cette lignée, les médiums incorporent des esprits de moines franciscains. Ils portent la robe brune pendant les rituels, récitent le chapelet, font des signes de croix, et placent sur le même autel (congá) les Caboclos, les Pretos Velhos, et les figures de Saint François d'Assise. C'est la preuve vivante que le dialogue tacite des siècles passés a porté un fruit spirituel assumé.

La Ligne de Semiromba est une synthèse parfaite entre deux mondes que l'on croyait opposés. Elle montre que la sainteté franciscaine et la sagesse des Pretos Velhos peuvent non seulement coexister, mais collaborer dans un même acte de guérison et de charité. Elle incarne cette conviction que l'Esprit que Dieu a placé en

chaque être humain peut se manifester à travers toutes les cultures, toutes les traditions, toutes les formes de prière.

Pour moi, cette ligne est d'une importance capitale. Elle est le fruit d'une longue maturation, d'une patiente germination. Les franciscains n'ont pas laissé de traités théologiques sur le chamanisme tupi, comme les jésuites l'ont fait avec la linguistique. Leur legs est plus souterrain, mais tout aussi puissant. Ils ont inoculé, dans le catholicisme populaire brésilien, une sensibilité franciscaine qui a rendu le synchrétisme non seulement possible, mais spirituellement viable.

Aujourd'hui, lorsque je vois un médium revêtu de la robe brune, un chapelet à la main, s'adressant à un Caboclo avec la même ferveur qu'il adresserait une prière à Saint François, je sais que l'Esprit a œuvré à travers les siècles. Il a utilisé la simplicité franciscaine, la tolérance des confréries, la complicité silencieuse des moines, pour préparer un terrain où les spiritualités opprimées pourraient renaître.

Ce chapitre montre comment une tradition chrétienne, par sa spiritualité même, a servi de pont vers d'autres traditions. Les franciscains n'ont pas créé l'Umbanda ; mais ils ont créé les conditions de son émergence, en offrant un espace de liberté et en reconnaissant, dans les cultes de la nature, une expression légitime du sacré.

Ce qui est vrai au niveau des ordres religieux l'est aussi au niveau des âmes individuelles. Ma propre vocation franciscaine, reçue en Toscane, m'a préparé à reconnaître dans les Caboclos et les Pretos Velhos des frères et des sœurs, et à comprendre que la foi chrétienne n'est pas un trésor à garder jalousement, mais un don à partager, à dilater, à vivre en dialogue avec toutes les cultures.

Le chapitre suivant, « L'Umbanda : cartographie de l'âme brésilienne », nous plongera au cœur de cette religion synchrétique, en explorant sa hiérarchie céleste, ses lignes spirituelles, et son organisation précise. Ce sera l'occasion de découvrir comment l'Esprit a structuré, dans la diversité des cultures brésiliennes, une véritable armée de la charité.

PARTIE II – L'EXPÉRIENCE VÉCUE DU MONDE INVISIBLE

Chapitre 5 – L'Umbanda : cartographie de l'âme brésilienne

« Il y a diversité de dons, mais le même Esprit ; diversité de services, mais le même Seigneur. »
(1 Corinthiens 12,4-5)

5.1 La pyramide céleste : Olorum, les Orixás et les phalanges d'esprits

Lorsque j'ai participé pour la première fois à une Mesa Branca de la Meninha, j'ai été frappé par une chose : ce n'était pas un chaos, comme les préjugés le laissaient souvent entendre. C'était un cosmos, un univers ordonné, une véritable cartographie du monde invisible. Chaque entité y avait sa place, son rôle, sa vibration. Rien n'était laissé au hasard.



Au sommet de tout se trouve **Olorum** – que certains appellent Zambi – le Dieu Unique, le Créateur Suprême. Il est la source de toute vie et de toute énergie. Mais il est si élevé, si transcendant, qu'il n'interagit pas directement avec les humains. Il délègue sa puissance à travers une chaîne d'intermédiaires célestes.

Ces intermédiaires sont les Orixás. Il ne s'agit pas de dieux au sens polythéiste, mais de forces pures de la nature, de manifestations des attributs divins. Ils incarnent les lois cosmiques : la justice, l'amour, la connaissance, la génération. Chaque Orixá est le patron d'une ou plusieurs lignes d'entités, à qui il transmet ses ordres et son énergie. Mais les Orixás, dans l'Umbanda, ne s'incarnent jamais directement.

Ils restent dans leur sphère céleste, et délèguent l'exécution de leur volonté à des esprits plus proches de l'humanité.

Ces esprits sont les véritables acteurs du rituel. Ce sont des âmes humaines qui ont vécu sur Terre, qui ont évolué, et qui reviennent pour aider leurs frères et sœurs encore en chemin. Ils sont organisés en phalanges, en lignes, en armées. Chaque ligne est placée sous l'autorité d'un Orixá, et chaque entité, à l'intérieur de cette ligne, a une fonction spécifique.

Cette structure pyramidale m'a immédiatement parlé. Elle rappelle la hiérarchie angélique de la tradition chrétienne, avec ses chérubins, ses séraphins, ses trônes et ses dominations. Mais elle est aussi profondément ancrée dans les cultures brésiliennes : dans le chamanisme indigène, dans les panthéons africains, dans le spiritisme européen. L'Umbanda a su fondre ces héritages en un seul édifice cohérent.

5.2 Les Sept Lignes majeures et leurs légions

L'Umbanda est structurée autour de Sept Lignes Majeures, chacune dirigée par un Orixá et composée d'esprits qui ont une affinité particulière avec sa vibration. Ces lignes ne sont pas des compartiments étanches ; elles communiquent entre elles, se complètent, s'harmonisent. Mais chacune a son caractère, ses couleurs, ses rituels.

1. **La Ligne d'Oxalá** – La Foi : C'est la plus élevée, la plus pure. Les esprits qui y appartiennent sont des instructeurs et des mystiques. Ils apportent la paix, l'harmonie, la sérénité. Oxalá est souvent associé à Jésus-Christ, et sa couleur est le blanc. Lorsqu'un médium incorpore un esprit de cette ligne, on ressent une profonde paix, une élévation spirituelle.
2. **La Ligne d'Ogum** – La Loi : C'est l'armée des guerriers et des protecteurs. Les esprits d'Ogum tracent les chemins, coupent les énergies négatives, défendent le temple. Leur chef emblématique est Saint Georges, le saint guerrier. Leur couleur est le rouge, et leur énergie est combative, directe, efficace.
3. **La Ligne d'Oxóssi** – La Connaissance : C'est le domaine des Caboclos, les esprits des indigènes amérindiens. Ce sont des guerriers de la forêt, des maîtres des herbes, des guérisseurs par la nature. Ils incarnent la force, la fierté, la droiture morale. Leur incorporation est explosive : le corps du médium se redresse, le torse est bombé, un cri puissant – le brado – retentit. Ils travaillent avec des cigares et des boissons pour nettoyer et revigorer. Leur couleur est le vert, comme la forêt.
4. **La Ligne de Xangô** – La Justice Divine : Ces esprits sont liés aux lois cosmiques, à l'équilibre, à la vérité. Leur parole est incisive, sans compromis. Xangô est associé à la foudre et au feu. Sa couleur est le marron ou le rouge-brun. Les esprits de cette ligne ne tolèrent ni le mensonge ni l'injustice.
5. **La Ligne d'Iemanjá** – La Génération : C'est le monde des eaux et des émotions. Peuplée de sirènes et de marins (Marujos), cette ligne purifie les mémoires psychiques et panse les blessures du cœur. Iemanjá, la mère des eaux salées, est vénérée avec une dévotion particulière. Sa couleur est le bleu clair, comme la mer calme.
6. **La Ligne d'Obaluaê/Omolu** – L'Évolution : C'est le royaume de la sagesse souffrante mais victorieuse. Ici règnent les Pretos Velhos, les esprits des anciens esclaves africains morts de vieillesse. Leur incorporation est l'exact

opposé de celle des Caboclos : le corps se courbe, la voix devient douce et traînante. Assis sur un petit tabouret, fumant la pipe et buvant du café, ils sont les « grands-pères » de l'Umbanda. Leur arme est le conseil patient, la consolation, le pardon. Ils enseignent que la plus grande force face à l'injustice est la résilience morale. Leur couleur est le noir et le blanc, symbole de la dualité de la vie et de la mort.

7. **La Ligne d'Ibeji – L'Enfance** : C'est le contraste le plus saisissant. Les Erês (ou Crianças) sont des esprits d'enfants. Leur incorporation est un tourbillon de rires, de jeux et de bonbons. Sous cette innocence se cache un pouvoir de nettoyage spirituel redoutable : la pureté absolue, contre laquelle aucune magie négative ne peut résister. Leur couleur est le rose ou le multicolore.

5.3 La Ligne de Gauche : Exus et Pomba Giras, gardiens des carrefours

Une armée ne peut exister sans une garde qui patrouille aux frontières. La Linha de Esquerda (Ligne de Gauche) est cette garde. Elle est composée des Exus (polarité masculine) et des Pomba Giras (polarité féminine).



Leur iconographie – tridents, couleurs rouge et noir, vie nocturne – les a fait injustement assimiler au Diable par les colons catholiques. En réalité, ce sont les gardiens des carrefours et les agents de la justice karmique. Ils gèrent les énergies denses du monde matériel : l'argent, le désir, la protection contre les attaques magiques. Leur hiérarchie est rigoureuse, calquée sur la géographie symbolique : des carrefours de la vie (Exu Tranca Ruas) aux portes des cimetières (Exu Caveira).

Leurs pendants féminins, les Pomba Giras, comme Maria Padilha (inspirée d'une reine espagnole du XIV^e siècle) ou les Gitanas, sont des guerrières de l'ombre qui défendent l'autonomie des femmes,

les affaires de cœur, et la justice contre l'hypocrisie.

Je dois avouer que, lors de mes premières rencontres avec ces entités, j'ai ressenti une certaine appréhension. Mon éducation catholique avait laissé des traces. Mais ces entités, avec leur sagesse, m'ont rapidement fait comprendre que ces esprits n'avaient rien à voir avec les démons de l'imagerie chrétienne. Ils sont des policiers spirituels, pas des criminels. Ils travaillent dans les zones les plus denses de l'astral, là où les énergies sont les plus lourdes, pour maintenir l'ordre et protéger les vivants. Meninha me confirmait cet état de fait en relatant les aides puissantes que les entités avaient apportées.

L'Umbanda, en intégrant ces entités dans sa cosmologie, a fait preuve d'une audace et d'une lucidité rares. Elle a reconnu que le monde spirituel, comme le monde physique, a besoin de forces qui agissent dans l'ombre, qui traitent les problèmes les plus urgents, qui protègent les plus vulnérables.

5.4 La Ligne de Semiromba : l'alliance des moines guérisseurs et des Pretos Velhos

Parmi toutes les lignes de l'Umbanda, il en est une, la Ligne de Semiromba, qui est placée sous l'autorité spirituelle de Saint François d'Assise, appelé ici Pai Semiromba.

Lors des rituels de cette lignée, les médiums incorporent des esprits d'anciens moines, prêtres, ermites, frères franciscains. Ces entités se manifestent pour faire des prières, bénir les fidèles, réaliser des guérisons spirituelles. Leur attitude est solennelle, paisible, recueillie. Ils utilisent l'eau bénite, le Rosaire, le signe de la croix, et des prières de délivrance en latin ou en portugais ancien.

Mais ce qui est fascinant, c'est que ces moines, dans les terreiros de Semiromba, ne travaillent pas seuls. Ils collaborent étroitement avec les Pretos Velhos. Ce duo spirituel est d'une puissance immense. Le Preto Velho apporte la connaissance ancestrale des plantes sacrées, la force de la Terre, la tendresse du pardon. Le moine apporte la puissance de la prière liturgique, la structure théologique, la force du Ciel.

Lorsqu'un fidèle est profondément perturbé, le Preto Velho l'accueille d'abord avec tendresse, absorbe sa tristesse, nettoie ses énergies lourdes. Ensuite, l'esprit du moine intervient pour sceller la guérison, restructurer l'esprit du patient, élever ses vibrations par la prière. Voir sur un même autel le chapelet d'un moine franciscain et la pipe d'un vieil esclave africain est, pour moi, la plus belle image de l'Umbanda. C'est la preuve que dans le monde spirituel, les barrières de race, de classe et de religion s'effacent devant un but unique : aider son prochain.

5.5 L'Umbanda comparée au Candomblé : deux voies distinctes

Il est important, pour comprendre la spécificité de l'Umbanda, de la distinguer du Candomblé, avec lequel elle est souvent confondue. Bien que les deux religions soient afro-brésiliennes et partagent des racines communes, elles sont profondément différentes.

Le Candomblé est une religion traditionaliste qui cherche à préserver les racines africaines pures. On y cultive exclusivement les Orixás, en tant que forces cosmiques. Les esprits des défunts humains ne s'incorporent pas lors des fêtes publiques. Les cérémonies se font au son des tambours sacrés, dans des danses en transe, vêtus de costumes traditionnels complexes, et la langue liturgique est le yoruba, le fon ou le bantou. Le sacrifice rituel d'animaux fait partie intégrante de la religion, comme un échange d'énergie vitale.

L'Umbanda, en revanche, est une religion syncrétique née au Brésil au début du XXe siècle. Les Orixás y sont vus comme des énergies divines suprêmes, souvent associées à des saints catholiques, mais les médiums incorporent principalement des esprits de défunts humains évolués : Caboclos, Pretos Velhos, Baianos, etc. Les séances sont plus épurées, les pratiquants s'habillent de blanc, les rituels intègrent des prières catholiques et des lectures spirituelles. Les sacrifices d'animaux y sont strictement interdits, les offrandes se limitant à des éléments végétaux.

Le Candomblé est une religion initiatique stricte, avec une longue claustration pour les nouveaux membres. L'Umbanda est plus ouverte, plus accessible, centrée sur la charité publique et les consultations gratuites.

Pour moi, le Candomblé est une mémoire précieuse, un trésor de sagesse africaine. Mais l'Umbanda est un chemin de dialogue, une voie qui embrasse la complexité brésilienne dans toute sa richesse.

Ce chapitre est une plongée dans l'architecture céleste de l'Umbanda. J'ai voulu vous montrer que cette religion, souvent méconnue ou mal comprise, est un édifice d'une cohérence remarquable. Chaque entité, chaque ligne, chaque couleur a sa raison d'être. Rien n'est laissé au hasard. Tout concourt à une même fin : la charité, l'assistance spirituelle, l'évolution des âmes.

Mais il ne suffit pas de connaître la théorie. Il faut aussi comprendre comment cette hiérarchie se manifeste dans la pratique, dans les rituels quotidiens. Le chapitre suivant, « Les Tables Blanches : rituels de charité et de guérison », nous plongera au cœur de la pratique umbandiste, où les esprits de lumière agissent concrètement pour soulager les souffrances humaines. Dans cette charité active qui sont la signature de l'Esprit.

Chapitre 6 – Les Tables Blanches : rituels de charité et de guérison

« Chaque fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites. »

(Matthieu 25,40)

6.1 Origine et influence kardéciste de la Mesa Branca

Parmi les multiples facettes de l'Umbanda, il en est une qui incarne avec une particulière pureté l'esprit de charité qui anime cette religion : la Mesa Branca, la Table Blanche. Ce rituel, directement hérité du spiritisme d'Allan Kardec, est un moment de recueillement silencieux, loin des tambours et des danses qui caractérisent d'autres séances.

Lorsque Meninha me parla pour la première fois de la Mesa Branca, je fus immédiatement intrigué. Elle me décrit des pièces éclairées par des bougies, des tables recouvertes de nappes blanches, des médiums assis en cercle, des prières murmurées, des silences habités. L'ambiance était celle d'une chapelle, d'un oratoire, d'un lieu où l'invisible se faisait proche sans fracas.

L'influence d'Allan Kardec est ici déterminante. Ce médecin français, né en 1804, codifia le spiritisme en un système philosophique cohérent, basé sur trois piliers : la réincarnation, la communication avec les esprits, et la loi de cause à effet (« comme on sème, on récolte »). Ses ouvrages, notamment Le Livre des Esprits et L'Évangile selon le Spiritisme, eurent un retentissement immense au Brésil, où ils trouvèrent un terrain particulièrement fertile.

L'Umbanda, en intégrant l'héritage kardéciste, lui donna une couleur brésilienne. La Mesa Branca devint la branche la plus intellectuelle et épurée de l'Umbanda, souvent appelée Umbanda Branca. Elle rejeta l'usage des sacrifices d'animaux, des tambours et des vêtements colorés au profit d'une approche purement axée sur la prière, la méditation et l'étude des textes spirites.

Mais cette épuración n'était pas un appauvrissement. Elle était une concentration sur l'essentiel : la charité, l'élévation morale, la guérison des âmes. La Mesa Branca devint un lieu où les vivants et les défunts pouvaient se rencontrer dans le respect et la paix, où les esprits souffrants pouvaient recevoir des conseils, où les consciences pouvaient s'éveiller à la loi divine.

6.2 Les objectifs du rituel : charité spirituelle, orientation des esprits, guérison énergétique

Les objectifs de la Mesa Branca sont multiples, mais ils convergent tous vers un même but : l'amour du prochain dans sa dimension la plus concrète et la plus spirituelle.

La charité spirituelle en est le pilier central. Les médiums se réunissent bénévolement, sans aucune rémunération, pour offrir une assistance spirituelle aux vivants comme aux morts. Ils ne font pas de prosélytisme ; ils ne cherchent pas à convaincre ; ils se mettent simplement au service de ceux qui souffrent. C'est une charité désintéressée, gratuite, offerte à tous sans distinction de religion, de race ou de condition sociale.

L'orientation des esprits souffrants est une autre mission essentielle. La Mesa Branca sert à accueillir et guider les esprits désorientés, ceux qui errent dans des plans inférieurs, prisonniers de leurs attaches terrestres, de leurs regrets, de leurs remords. Ces esprits, parfois en proie à de grandes souffrances, peuvent trouver dans la Table Blanche un lieu d'écoute, de réconfort, de libération. Les médiums, par leurs prières et leurs conseils, les aident à comprendre leur situation et à évoluer vers des plans plus lumineux.

La guérison énergétique est une troisième finalité. À travers les passes (impositions des mains), les médiums transmettent des fluides de lumière pour nettoyer l'aura des participants et rétablir leur équilibre énergétique. Ces passes ne sont pas de simples gestes symboliques ; elles sont des canaux par lesquels les esprits de lumière envoient des énergies de guérison. Ceux qui les reçoivent peuvent ressentir des sensations de chaleur, de légèreté, de paix profonde.

Ces trois objectifs – charité spirituelle, orientation des esprits, guérison énergétique – sont inséparables. Ils forment un tout cohérent, une approche globale de la souffrance humaine, qui ne sépare jamais le corps de l'âme, le visible de l'invisible, le présent de l'éternité.

6.3 Déroulement d'une séance : prières, évangile, incorporation des guides

Le déroulement d'une séance de Mesa Branca est à la fois simple et profondément codifié. Chaque étape a sa signification, chaque geste a son poids.



L'ouverture par la prière : La séance commence par des prières chrétiennes ou spiritiques, comme le Notre Père, pour élever la vibration de la pièce. On invoque la protection des guides supérieurs, la bénédiction de Dieu, la paix du Christ. C'est un moment de recueillement, de recentrage, d'abandon à la volonté divine.

La lecture de l'Évangile : Un passage de L'Évangile selon le Spiritisme – le commentaire moral des évangiles par Allan Kardec – est lu à haute voix et commenté. Ce n'est pas un enseignement dogmatique, mais une méditation, une mise en lumière des paroles du Christ appliquées à la vie quotidienne et aux défis spirituels des participants. Cette lecture prépare les cœurs, les ouvre à la parole de

Dieu, les rend réceptifs à l'action des esprits.

La réception des guides : Vient alors le moment crucial : l'incorporation des guides. Les médiums, mis en condition par les prières et les lectures, entrent en transe. Les esprits de lumière – souvent des médecins spirituels, des Pretos Velhos, des Caboclos – prennent le relais pour conseiller et soigner les personnes présentes. Contrairement aux séances plus mouvementées de l'Umbanda traditionnelle, ici tout se fait dans le calme. Les paroles sont douces, posées, remplies de sagesse. Les conseils sont pratiques, concrets, toujours empreints de charité.

La clôture : Le rituel se termine par des remerciements aux guides, des prières de protection, et une chaîne de prières pour envoyer de l'énergie positive à la Terre. On se salue, on se serre la main, on échange quelques mots. Mais le silence recueilli demeure, comme une empreinte laissée par la présence des esprits.

6.4 Le rôle des médiums et des Cambones dans ces cérémonies

Dans une Table Blanche, la responsabilité des médiums est immense. Ils doivent être purs, calmes, réceptifs. Leur préparation physique et morale est rigoureuse : jeûne de viande, abstinence sexuelle, bains purificateurs. Ils doivent maintenir un taux vibratoire élevé, sans quoi les esprits de lumière ne pourraient pas s'approcher.

Mais les médiums ne sont pas seuls. À leurs côtés œuvrent les Cambones, ces assistants spirituels qui sont les yeux, les oreilles et les mains des entités incorporées.

Le Cambone est bien plus qu'un simple aide. Il est un interprète, un secrétaire, un gardien. Il écoute les conseils de l'entité, note les ordonnances de plantes ou les bains spirituels prescrits aux consultants. Il prépare les éléments nécessaires : allume la bougie, tend le cigare ou la boisson sacrée, veille à ce que rien ne manque. Il surveille aussi

l'état physique du médium, le soutient en cas de perte d'équilibre, s'assure qu'aucune mauvaise énergie ne perturbe la consultation.

La formation du Cambone est rigoureuse. Il doit connaître parfaitement la psychologie humaine pour accueillir les consultants en détresse, apprendre le secret des rituels, manipuler les herbes et les poudres sacrées. Il doit aussi développer une grande force mentale et une discrétion absolue. Ce qu'il entend pendant les consultations est un secret spirituel, un confidentiel sacré qui ne doit jamais être divulgué.

Dans les Tables Blanches, le Cambone est souvent un médium en phase d'apprentissage. C'est une école de l'humilité, du service, de l'attention aux autres. Avant de devenir un médium accompli, il faut savoir être un serviteur fidèle.

Ce chapitre a esquissé le visage silencieux et priant de l'Umbanda : la Table Blanche, lieu de charité pure, de guérison énergétique, d'orientation des esprits. Mais l'Umbanda est aussi un lieu de rencontres plus puissantes, où l'incorporation des entités est plus marquée, plus visible. C'est ce que nous explorerons dans le chapitre suivant, « L'incorporation : rencontre du céleste et du terrestre » où l'invisible devient palpable.

Chapitre 7 – L'incorporation : rencontre du céleste et du terrestre

« L'Esprit souffle où il veut ; tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. »
(Jean 3,8)

7.1 La préparation, l'appel et le choc énergétique

L'incorporation, dans l'Umbanda, n'est pas une possession démoniaque, comme l'ont souvent laissé croire les préjugés des colons. Elle n'est pas non plus un simple phénomène psychologique, une auto-suggestion. Elle est une communion énergétique et télépathique, une rencontre entre une âme incarnée et une âme désincarnée, pour le bien de tous.

Lorsque je m'asseyais aux côtés de Meninha dans le “terreiro” (salle privée de notre logement), je voyais le processus se dérouler avec une précision presque chorégraphique. Chaque étape avait son temps, son rythme, sa raison d'être.

La Préparation (le Terço) : Tout commence bien avant la séance. Les médiums se purifient par des bains d'herbes, des prières, un jeûne léger. Ils revêtent des vêtements blancs, symbole de pureté et de réceptivité. Le terreiro lui-même est nettoyé spirituellement par de l'encens, des fumigations, des chants protecteurs. On allume des bougies, on trace des signes sacrés sur le sol. L'ambiance est recueillie, concentrée.

L'Appel (les Pontos Cantados) : Puis viennent les tambours, les atabaques. Ils résonnent avec une régularité hypnotique. L'assemblée chante des hymnes spécifiques, appelés pontos. Chaque ponto est un appel, une invocation, un signal lancé vers le monde invisible. Le rythme s'accélère, les ondes cérébrales des médiums se modifient, passant de l'état de veille à un état de conscience modifié. Les tambours ne sont pas un simple accompagnement musical ; ils sont un outil technique, un moyen de créer un pont vibratoire entre les mondes.

La Connexion (le Choc Énergétique) : C'est le moment le plus délicat, celui que les médiums redoutent et espèrent à la fois. L'entité n'entre pas « dans » le corps physique du médium, comme on l'a trop souvent imaginé. Elle enveloppe le corps spirituel (le pèrisprit) du médium, s'y adapte, s'y harmonise. Le médium ressent alors un frisson intense, une altération de son rythme cardiaque, une sensation de lourdeur ou de légèreté. Les yeux peuvent se fermer, la tête basculer, la respiration se modifier. C'est un choc, mais un choc maîtrisé, accueilli.

Meninha me décrivait souvent cette sensation comme une vague, une montée d'eau chaude qui parcourait son corps, de la base de la colonne vertébrale jusqu'au sommet de la tête. Elle disait : « C'est comme si quelqu'un frappait à la porte de mon âme, et que je devais ouvrir, sans crainte, sans réserve. »

7.2 Le brado et le contrôle de l'entité

Au moment exact où l'énergie s'aligne, où la connexion est pleinement établie, l'entité pousse son cri caractéristique : le brado.

Le brado est la signature de l'entité, son empreinte vibratoire. Un Caboclo, esprit de guerrier amérindien, poussera un cri de guerre puissant, sonore, presque bestial. Un Exu laissera éclater un rire franc, libérateur. Un Preto Velho soupirera longuement, comme chargé du poids des années et des souffrances endurées.

Ce brado est à la fois un signal pour l'assemblée – l'entité est présente, le travail va commencer – et une libération pour le médium, qui abandonne le contrôle de son corps et de sa voix.

Puis l'entité prend le contrôle. Ses gestes, ses paroles, ses postures ne sont plus ceux du médium. Un Caboclo se redresse, le torse bombé, la main sur l'arc imaginaire. Un Preto Velho se courbe, s'affaisse, prend la voix douce et traînante d'un vieil homme. Un Erê, esprit d'enfant, sautille, rit, fait des farces. Chaque entité a sa gestuelle, sa façon de marcher, de parler, de se comporter.

Le médium, quant à lui, reste généralement conscient à 50 %. C'est ce qu'on appelle la médiumnité consciente ou semi-consciente. Il voit ce que l'entité voit, entend ce qu'elle dit, mais il est comme un spectateur passif à l'intérieur de son propre corps. Il n'a pas le contrôle, mais il n'est pas totalement absent. Il est là, témoin de ce qui se passe à travers lui.

7.3 Les trois types de médiumnité : conscient, semi-conscient, inconscient

Tous les médiums ne vivent pas l'incorporation de la même manière. En fonction de leur réceptivité, de leur expérience, de leur constitution spirituelle, ils se répartissent en trois grandes catégories.

Le médium conscient (le plus fréquent) : La grande majorité des médiums d'Umbanda sont conscients. Ils entendent les paroles que l'entité prononce, voient les gestes qu'elle fait, mais ils agissent comme des observateurs passifs. Après la séance, ils se rappellent presque tout, bien que les souvenirs s'effacent rapidement, comme les détails d'un rêve au réveil. Le plus grand défi pour ces médiums est le doute : comme ils se rappellent leurs gestes et leurs paroles, ils ont souvent peur d'avoir tout inventé. C'est avec le temps et les retours des consultants que le médium apprend à faire la différence entre ses propres pensées et la voix de l'entité.

Le médium semi-conscient : C'est un état intermédiaire très courant lors des consultations. Le médium capte les pensées de l'entité sous forme d'intuitions ultra-rapides, juste avant que sa bouche ne prononce les mots. Il est dans un état de transe légère, comme un rêve éveillé. Après le départ de l'entité, il n'a que des flashes, des souvenirs fragmentés. Il peut se rappeler avoir parlé à une personne en particulier, mais il sera incapable de restituer les phrases exactes ou les conseils précis donnés.



Le médium inconscient (le plus rare) : Cet état demande une grande réceptivité organique et spirituelle. L'esprit du médium est temporairement mis en veille par les guides spirituels. L'entité prend le contrôle total du système nerveux et du corps physique. Au retour à la réalité, le médium est en état d'amnésie totale. Il ne sait absolument pas ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, ni qui il a soigné. Il a l'impression de se réveiller d'un sommeil profond. Cet état est impressionnant, mais il est aussi exigeant et fragile.

Meninha était toujours inconsciente. Elle ne se rappelait pas des personnes qu'elle avait aidées, c'est son assistant, le Cambone, qui lui rapportait les faits de la Table Blanche. Un peu comme une E.M.,I.

(Expérience de Mort Imminente) suivi d'un procès verbal de réunion...

7.4 La désincorporation : sensations physiques et émotionnelles

Après le départ de l'entité, le moment du retour à la réalité physique s'appelle la désincorporation ou le décrochage énergétique. Ce que ressent le médium dépend de son expérience et de l'entité qu'il a reçue, mais l'état général est souvent marqué par une transition intense.

Les sensations physiques sont variées. Un choc thermique : le médium ressent souvent un frisson soudain, une sensation de froid ou de chaleur intense au moment où l'énergie de l'entité quitte son périsprit. Une désorientation spatiale : pendant quelques secondes, le médium peut avoir des vertiges, des pertes d'équilibre ou une vision floue. Une fatigue ou un regain d'énergie : après un Preto Velho, le médium peut se sentir temporairement lourd, courbaturé, fatigué. Après un Caboclo ou un Exu, il ressent souvent une décharge d'adrénaline et une grande vitalité physique.

Les sensations émotionnelles et mentales sont tout aussi marquées. Le médium met quelques minutes à reconnecter ses propres pensées, comme s'il sortait d'un rêve éveillé. Mais une paix profonde l'envahit : malgré la fatigue, il ressent un sentiment immense de légèreté, de sérénité, de devoir accompli. Les douleurs physiques, si elles existaient avant la séance, ont disparu pendant l'incorporation, puis reviennent progressivement après le départ de l'entité.

C'est un processus délicat, qui demande du temps et du silence. Les assistants, les Cambones, veillent à ce que le médium ne soit pas brusqué, à ce qu'il puisse reprendre ses esprits à son rythme.

7.5 Couleurs des bougies et salutations des Orixás

Dans l'Umbanda, les bougies ne sont pas de simples accessoires. Ce sont des condensateurs d'énergie, des supports vibratoires qui aident à focaliser et à orienter les forces spirituelles. Chaque Orixá possède sa couleur vibratoire, sa salutation sacrée.

- Oxalá : blanc. Salutation : Oxalá! Ou Jésus! Symbole de paix et de pureté.
- Ogum : rouge. Salutation : Ogum! Symbole de force et de protection.

- Oxóssi : vert. Salutation : Oxóssi! Symbole de connaissance et de nature.
- Xangô : marron ou rouge-brun. Salutation : Xangô! Symbole de justice.
- Iemanjá : bleu clair. Salutation : Iemanjá! Symbole de maternité et de génération.
- Obaluaô/Omolu : noir et blanc. Salutation : Omolu! Symbole de guérison et d'évolution.
- Iansã : jaune. Salutation : Iansã! Symbole de courage et de liberté.
- Oxum : jaune d'or. Salutation : Oxum! Symbole d'amour et de prospérité.
- Ibeji : rose ou multicolore. Salutation : Erê! Symbole d'enfance et de joie.

Lors des rituels, on allume des bougies de la couleur de l'Orixá que l'on souhaite invoquer. Ces flammes sont des appels, des offrandes, des guides pour les esprits qui travaillent dans la séance. Chaque médium connaît la couleur de son Orixá régent et y accorde une attention particulière.

Ce chapitre est une plongée dans l'expérience intime de l'incorporation. Ce que j'ai décrit, je l'ai vu chez Meninha, je l'ai ressenti en moi, je l'ai compris comme une grâce. L'Umbanda ne se réduit pas à une théorie ; elle est une pratique vécue, une rencontre avec l'invisible, une transformation intérieure.

Mais pour qu'un médium puisse vivre ces rencontres en toute sécurité, il doit passer par une formation rigoureuse, une initiation progressive. L'Umbanda, comme toute voie spirituelle authentique, n'est pas une affaire d'amateurs. Elle exige du temps, de la discipline, de l'humilité. Ce chapitre 8 est un hommage à tous ceux qui, comme Meninha, ont consacré des années à se former pour devenir des canaux dignes de l'invisible. Meninha a débuté sa formation à l'âge de 6 ans.

Chapitre 8 – L'initiation et la consécration

« Heureux celui qui a trouvé la sagesse, et l'homme qui a acquis l'intelligence ! »
(Proverbes 3,13)

8.1 Le développement médiumnique : l'école de la gira et la discipline de vie

Lorsque j'ai commencé à fréquenter les Tables Blanches aux côtés de Meninha, j'ai été frappé par une chose : personne ne devenait médium du jour au lendemain. Ceux qui incarnaient les Caboclos avec tant d'assurance, les Pretos Velhos avec tant de sagesse, avaient derrière eux des années de formation, des années de doute, des années de persévérance.

Ce processus d'apprentissage s'appelle le Desenvolvimento Médiúnico, le Développement Médiumnique. C'est une école de vie, une école de l'âme.

L'école de la Gira : Le médium en formation s'installe d'abord à l'arrière du temple, dans ce qu'on appelle le « courant ». Il n'est pas encore au centre de l'action. Il observe, il apprend, il s'imprègne. Il doit apprendre à contrôler son corps, à vider son esprit, à reconnaître l'énergie de ses guides sans bloquer la transe. C'est un apprentissage long, parfois frustrant, mais indispensable. On n'apprend pas à marcher en courant ; on apprend à marcher en titubant, en tombant, en se relevant.

L'étude théorique : Les terreiros sérieux ne se contentent pas de pratiques rituelles. Ils dispensent des cours sur la théologie de l'Umbanda, sur l'utilisation des herbes sacrées, sur la signification des symboles dessinés au sol, sur l'éthique spirituelle. Le médium doit comprendre ce qu'il fait, pourquoi il le fait, et quelles en sont les conséquences. L'ignorance n'est pas une excuse ; elle est un danger. Comme dans bien d'autres sphères...

La discipline de vie : Le médium apprend à respecter des préceptes (preceitos) avant les séances : jeûne de viande, abstinence sexuelle, abstinence d'alcool pendant 24 à 48 heures. Ces pratiques ne sont pas des punitions ; elles sont des moyens de maintenir un taux vibratoire élevé, d'être réceptif aux énergies subtiles. Un corps encombré, un esprit agité, ne peuvent pas être des canaux purs.

Meninha suivait ces règles avec une rigueur que j'admirais. Elle disait : « On ne plaisante pas avec l'invisible. Si je ne suis pas prête, je peux faire du mal, à moi-même et aux autres. » Cette discipline n'était pas une contrainte ; elle était une forme d'amour, d'attention aux autres.

8.2 La formation du Cambone : interprète, gardien et secrétaire

Si le médium est le canal de l'entité, le Cambone est son bras droit, son assistant, son gardien. Le rôle du Cambone est tellement sacré qu'il est considéré comme une fonction spirituelle à part entière, et non comme un simple service pratique.

Sa formation : Le Cambone suit une formation rigoureuse au sein du terreiro. Il doit connaître parfaitement la psychologie humaine pour accueillir les consultants en détresse. Il doit apprendre le secret des rituels pour savoir manipuler les herbes, les poudres, les éléments sacrés à la demande de l'entité. Il doit développer une grande force mentale et une discrétion absolue. Ce qu'il entend pendant les consultations est un secret médical spirituel, un confidentiel qui ne doit jamais être divulgué.

Son rôle crucial : Pendant la séance, le Cambone est l'interprète et le secrétaire de l'entité. Puisque le médium est en transe, parfois inconscient, le Cambone écoute les conseils de l'entité, note les ordonnances de plantes ou les bains spirituels prescrits aux consultants. Il prépare les éléments nécessaires : il allume la bougie, tend le cigare, verse la boisson sacrée. Il surveille la condition physique du médium, le soutient en cas de perte d'équilibre lors de la désincorporation, s'assure qu'aucune mauvaise énergie ne perturbe la consultation.

Beaucoup de Cambones sont eux-mêmes des médiums en phase d'apprentissage. C'est une école de l'humilité, du service, de l'attention aux autres. Avant de pouvoir guider, il faut savoir servir.

8.3 Le Baptême d'Umbanda et l'Amaci : l'agrément officiel

L'Umbanda pratique plusieurs cérémonies pour agréer une personne dans son rôle spirituel. Parmi elles, deux se distinguent par leur importance.



Le Baptême d'Umbanda : Ce rituel est accessible à tous, enfants ou adultes, médiums ou non. C'est un rituel de protection divine, souvent réalisé à l'aide d'eau de mer, d'eau douce ou de cascades, sous la régence de l'Orixá Oxalá et de Iemanjá. Il ne s'agit pas d'un baptême chrétien, avec ses promesses et ses renoncements ; c'est une immersion symbolique dans les eaux de la purification, une demande de protection pour toute la vie.

Le Rituel de l'Amaci (l'Initiation) : C'est le rituel où le médium est officiellement agréé pour son rôle. Le chef spirituel (Pai ou Mãe de Santo) verse sur la tête (Ori) du médium une préparation sacrée à base d'herbes spécifiques macérées. C'est une entité de droite, souvent un Caboclo chef de maison, qui consacre le médium. Ce rituel nettoie les canaux psychiques, connecte officiellement le médium à ses Orixás régents, et lui donne l'autorisation de commencer à travailler dans le terreiro. Ce n'est pas un spectacle ; c'est un sacrement, une alliance.

8.4 Le Couronnement (Coroação) : l'ultime étape de la formation

Le Couronnement est l'étape ultime, la consécration suprême. Réalisé après plusieurs années de pratique, ce rituel mené par l'entité guide confirme que le médium est totalement prêt, mature, autorisé à réaliser des consultations publiques et à diriger des travaux spirituels.

Le déroulement est impressionnant. Une entité de haute hiérarchie, généralement un grand Caboclo ou un Preto Velho, dessine un immense Ponto Riscado (un diagramme sacré) sur le sol à la craie. Elle y dispose des bougies aux quatre points cardinaux et des herbes spécifiques. La personne à consacrer s'installe, souvent à genoux ou assise sur un petit tabouret, au centre exact de ce dessin géométrique. Le Ponto Riscado agit comme un portail dimensionnel et un bouclier.

Pendant que le courant spirituel chante autour du cercle, l'entité purifie l'aura de la personne et la consacre officiellement. Ce rituel scelle son entrée définitive en tant que médium de la maison, ou le consacre comme Cambone officiel, ou confirme l'autorité de son Guide spirituel principal. C'est une véritable signature spirituelle, un sceau indélébile.

Meninha, elle, n'a jamais cherché le Couronnement. Elle disait : « Je suis un instrument, pas un maître. Je n'ai pas besoin de titres pour servir. » Sa modestie était sa plus grande force.

8.5 Les Pontos Riscados : géométrie sacrée et signature spirituelle

Le Ponto Riscado est l'un des éléments les plus fascinants de l'Umbanda. Dessiné au sol à l'aide d'une craie sacrée (la Pomba), ce n'est pas un simple dessin ; c'est une écriture magique, une carte d'identité, une arme spirituelle.

L'identification : Chaque symbole a un sens. Une flèche représente Oxóssi, une épée représente Ogum, une clé représente l'ouverture des chemins par Exu. En lisant le Ponto Riscado, les dirigeants du temple savent exactement quelle entité est présente et d'où elle tire sa force. C'est un langage codé, un alphabet sacré.

Le paratonnerre énergétique : Le Ponto Riscado fonctionne aussi comme un circuit électronique spirituel. Il attire et emprisonne les énergies négatives de la pièce pour les détruire, et il diffuse l'énergie divine des Orixás. C'est un filtre, un bouclier, un canal.

La validation : Lors des rituels d'initiation, comme le Couronnement, l'entité dessine son Ponto et pose sa main ou son pied dessus. C'est sa signature, prouvant qu'elle est un esprit de lumière validé par les lois de l'Umbanda.

8.6 Le rôle du Pai ou de la Mãe de Santo

Le Pai de Santo (Père en Saint) ou la Mãe de Santo (Mère en Saint) — appelés techniquement Babalorixá et lalorixá — est le chef suprême, spirituel et matériel du terreiro (le temple).

Le rôle de leader : C'est la personne humaine qui dirige la communauté. Elle possède une immense expérience, souvent des décennies de pratique. Elle est responsable de l'ordre, de la discipline, de la sécurité psychologique et spirituelle de tous les membres.

Le formateur : Le Pai de Santo est celui qui évalue la médiumnité des nouveaux venus, qui orchestre les rituels d'initiation, qui enseigne la théologie de la religion aux médiums et aux Cambones.

Le pont avec le monde physique : Même si les entités guident le temple depuis l'astral, c'est le Pai de Santo qui prend les décisions dans la matière : gérer le lieu, accueillir le public, organiser les œuvres de charité. C'est un rôle de mentor, de conseiller spirituel, de protecteur.

Ce chapitre est une plongée dans les coulisses de l'Umbanda, là où se forment les médiums, là où se préparent les consécration. Ce que j'y ai vu, ce que j'y ai vécu, m'a appris que la spiritualité authentique est une voie exigeante. Elle ne se contente pas de belles paroles ou de bonnes intentions ; elle demande du temps, du travail, de l'humilité.

Mais cette exigence est aussi une promesse : elle nous ouvre à une vie plus profonde, plus libre, plus proche de l'Esprit. Le chapitre suivant, « Mémoire de l'âme et réincarnation », abordera la dimension la plus personnelle de ce parcours : la révélation de ma vie antérieure, mon union avec Meninha, et la continuité de l'amour au-delà de la mort.

PARTIE III – LA QUÊTE DE L'ESPRIT ET LE DÉPASSEMENT DES INSTITUTIONS

Chapitre 9 – Mémoire de l'âme et réincarnation

« Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau. »
(Ézéchiel 36,26)

9.1 La révélation de la vie antérieure : le guerrier tupi-guarani et sa compagne

Il y a des vérités qui ne se découvrent pas dans les livres, mais dans le silence de l'âme. C'est dans ce silence, lors d'une Table Blanche, qu'une entité de lumière s'adressa à moi avec une solennité qui me fit frissonner. Elle me parla d'une vie antérieure, au XVI^e siècle, sur les terres brésiliennes. Une vie que j'avais oubliée, mais que mon âme n'avait jamais cessé de porter.



J'étais alors un guerrier Tupi-Guarani. Je vivais en harmonie avec la forêt, avec les esprits de la nature, avec ce souffle sacré que les Tupi appelaient déjà d'un nom proche de l'Esprit. J'étais uni à celle qui, cinq siècles plus tard, deviendrait mon épouse, Meninha. Nous étions jeunes, amoureux, pleins de vie. Nous partagions les rêves de notre peuple, les danses, les chants, les quêtes mystiques vers la « Terre sans Mal ».

Puis vinrent les envahisseurs portugais. Ils ne cherchaient pas le dialogue ; ils cherchaient la terre, l'or, les âmes à réduire en servitude. Un jour, ils attaquèrent notre village. Je défendis ma compagne de mon corps et de mon arc, mais les armes à feu des

colons étaient plus rapides. Je tombai sous leurs coups, mon sang se mêlant à la terre que j'aimais. Je mourus en la protégeant. Je ne sus jamais ce qu'elle devint.

Cette révélation me bouleversa. Tout s'éclaircit d'un jour nouveau. Mon amour immédiat pour Meninha, ma fascination pour la culture brésilienne, ma colère sourde contre les injustices coloniales, et même cette étrange familiarité que j'avais toujours ressentie envers les Caboclos, ces esprits des guerriers amérindiens qui se manifestent dans l'Umbanda. Ils n'étaient pas des étrangers ; ils étaient mes frères d'armes, mes compagnons de la première vie.

Mais la révélation la plus bouleversante fut de comprendre que j'avais été tué par des chrétiens, et que je portais pourtant dans mon cœur un amour indéfectible pour le Christ. Cela ne me conduisit pas au rejet du christianisme. Au contraire, cela m'enseigna une distinction profonde entre le message du Christ et les crimes commis en son nom. Jésus n'avait pas armé les soldats portugais ; ce n'était pas Lui qui avait béni la destruction des cultures indigènes. Le christianisme avait été capturé par la logique de l'empire, comme il le serait tant de fois au cours de l'histoire.

9.2 La boucle refermée : l'union avec Meninha au XXI^e siècle

Cinq siècles après cette tragédie, la vie nous offrit une seconde chance. Je naquis en Toscane, dans l'humus franciscain, bercé par l'amour de la Création et la fraternité universelle. Meninha naquit au Brésil, héritière de ce peuple Tupi-Guarani que j'avais défendu, porteuse de cette mémoire ancestrale que la colonisation n'avait pu éteindre.

Nous nous rencontrâmes en Suisse, terre d'exil pour l'un comme pour l'autre. Dès le premier regard, je la reconnus. Il y avait dans ses yeux cette profondeur que j'avais connue il y a cinq siècles, cette lumière qui n'était pas de ce monde. Nous ne nous sommes pas découverts ; nous nous sommes reconnus.

Notre union fut une restauration. Le prophète Joël parle de « restaurer les années qu'ont dévorées les sauterelles » (Jl 2,25). Notre union fut cette restauration. Ce que la violence coloniale avait brisé, l'amour fidèle à travers les siècles l'avait reconstruit. Nous avons scellé une union qui n'était pas une nouveauté, mais un accomplissement, la « boucle » enfin refermée d'un amour interrompu par la haine.

Cette compréhension transforma notre vie commune. Chaque geste de tendresse, chaque silence partagé, chaque prière murmurée prenait une profondeur nouvelle. Nous n'étions pas deux étrangers qui s'aimaient ; nous étions deux âmes qui achevaient un voyage commencé bien avant notre naissance.

9.3 La double expérience du rejet : victime de la colonisation et migrant en Suisse

Mon parcours, je l'ai compris plus tard, fut marqué par une symétrie initiatique d'une puissance rare. J'ai été placé des deux côtés de la blessure.

Dans ma vie antérieure, j'étais l'autochtone agressé par le colonisateur, l'indigène tué sur sa propre terre par des envahisseurs venus d'outre-mer. J'avais connu la violence, l'injustice, la mort au nom d'une foi que je n'avais pas choisie.

Dans cette vie, je devins le migrant, l'étranger, le Toscan en terre helvétique. Je connus le rejet, la méfiance, la porte qui ne s'ouvre qu'à demi. La xénophobie suisse, cette forme sourde et polie de racisme, me rappela ce que j'avais vécu cinq siècles plus tôt. Je connus également des suisses ouverts ou respectant les autres cultures.

Cette double expérience aurait pu me remplir d'amertume, de colère, de désir de vengeance. Elle eut au contraire l'effet inverse. Elle me remplit de compassion. Je savais, par expérience directe, ce que c'était que d'être rejeté. Je savais ce que c'était que de voir sa culture, sa langue, ses croyances méprisées. Et j'ai choisi de répondre par la joie, l'ouverture multiculturelle, la foi.

Cette symétrie est d'une puissance initiatique rare. Elle m'a appris que l'opprimeur et l'opprimé ne sont pas des catégories figées, mais des positions que l'on peut occuper tour à tour au cours des vies. Elle m'a appris que la seule réponse digne à la violence est l'amour, et que l'amour est plus fort que la mort.

9.4 Le mariage comme sacrement cosmique et signe eschatologique

Notre union, avec Meninha, ne fut pas un contrat civil ou une cérémonie religieuse parmi d'autres. Il fut un sacrement cosmique, un signe eschatologique.

Dans le christianisme, le mariage est un sacrement qui symbolise l'union du Christ et de l'Église. Pour nous, il symbolisa davantage encore : il symbolisa la restauration de ce que la violence avait brisé, la promesse que rien de ce qui est aimé n'est jamais vraiment perdu.

Notre union fut une prophétie en acte. Elle proclamait, sans bruit, que l'amour est plus fort que le temps, que les âmes se reconnaissent au-delà des vies, que Dieu n'abandonne jamais ceux qui s'aiment. Elle annonçait que la réincarnation n'est pas un cycle absurde de morts et de renaissances, mais un cheminement où chaque vie apporte sa leçon, où les blessures sont guéries, où les amours brisés sont restaurés.

Meninha, par son don de médiumnité, était le canal de cette vérité. Elle ne doutait jamais de notre histoire commune. Elle disait : « Nous nous sommes aimés avant, nous nous aimons maintenant, nous nous aimerons toujours. L'amour est éternel. »

9.5 Le départ de Meninha et la continuité de l'amour au-delà de la mort

Hélas, cette vie, comme la précédente, fut marquée par la séparation. Meninha est partie avant moi. Elle a franchi le seuil de la mort corporelle, laissant un vide immense dans ma vie et dans mon cœur.

Mais ce départ n'est pas une absence. Je sais, par ma longue expérience médiumnique, que les esprits ne sont pas absents. Je sais que Meninha est de l'autre côté du voile, mais qu'elle n'est pas loin. Elle fait partie de cette armée spirituelle dont nous avons parlé, de cette phalange de lumière qui guide ceux qui cherchent.

Peut-être continue-t-elle son œuvre de médiumnité, non plus à travers un corps physique, mais directement, dans le monde spirituel. Peut-être est-elle l'un de ces guides qui m'accompagnent, qui m'ont donné la formation biblique, qui me préparent à mon propre passage.

Sa mort n'est pas une fin. Elle est une transition, un accomplissement. La boucle n'est pas une fin ; elle est un accomplissement. Nous nous retrouverons, j'en suis certain, dans la « Terre sans Mal » des Tupi-Guarani, dans la lumière de Dilmun, dans le Royaume de Dieu.

Saint François d'Assise, mon guide toscan, a composé ce vers dans son Cantique des Créatures :

Laudato si', mi' Signore, per sora nostra Morte corporale, da la quale nullu homo vivente pò skappare.

« Loué sois-Tu, mon Seigneur, pour sœur notre Mort corporelle, à laquelle nul homme vivant ne peut échapper. »

François d'Assise ne voyait pas la mort comme une ennemie, mais comme une sœur qui nous ouvre la porte de la vraie Vie. Meninha a franchi cette porte avant moi. Mais elle n'a pas disparu. Elle est entrée dans la lumière de l'Esprit. Et moi, je continue ma route, portant son souvenir, sa lumière, son amour.

Ce chapitre plus personnel et plus intime touche à la mémoire de l'âme, à l'amour qui traverse les siècles, à la mort qui n'est pas une fin. Mais il a aussi ouvert une question plus large : celle de l'Esprit, de cette force qui guide, qui console, qui libère.

Le chapitre suivant, le dernier, « L'Esprit Saint comme source de liberté », abordera cette question fondamentale : comment l'Esprit que Dieu a placé en chacun peut nous affranchir des institutions, des dogmes, des peurs, pour nous conduire à une foi libre et universelle.

Chapitre 10 – L'Esprit Saint comme source de liberté

« L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres. »

(Luc 4,18)

10.1 L'onction intérieure : l'Esprit comme Maître direct



Tout au long de ce témoignage, j'ai parlé de l'Esprit. Je l'ai nommé sous divers noms : l'Esprit Saint, l'Esprit que Dieu a placé en chacun, le Souffle qui anime la Création. Mais ce n'est pas une abstraction théologique. C'est une expérience vécue, une présence intime, une réalité qui a transformé ma vie.

Saint Jean écrit dans sa première épître : « Pour vous, l'onction que vous avez reçue de Lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne ; mais comme son onction vous enseigne toutes choses, et qu'elle est véritable et n'est pas un mensonge, demeurez en Lui comme elle vous l'a enseigné. » (1 Jean 2,27)

Ce verset, je l'ai vécu. L'Esprit que Dieu a placé en moi – et en chacun – est le Maître intérieur. Il n'a pas besoin d'intermédiaires attitrés, de clergés autoproclamés, de systèmes théologiques clos. Il parle directement au cœur, dans le silence de la prière, dans l'écoute des Écritures, dans le dialogue avec les esprits de lumière, dans la rencontre avec l'autre.

Cette onction intérieure ne m'a pas dispensé d'apprendre. J'ai lu, j'ai étudié, j'ai écouté. Mais tout ce que j'ai appris, je l'ai soumis à cette lumière intérieure, à ce discernement que l'Esprit m'a donné. Je n'ai pas accepté les enseignements parce qu'ils venaient d'une autorité reconnue, mais parce qu'ils résonnaient avec cette vérité profonde que je portais en moi.

Cette liberté intérieure est une grâce, mais aussi une responsabilité. Elle m'oblige à rester vigilant, à ne pas confondre mes propres désirs avec la voix de l'Esprit, à ne pas me laisser bercer par des illusions spirituelles. C'est pourquoi le discernement est une pratique constante, une vigilance de chaque instant.

10.2 L'Esprit en chacun : dignité inaliénable de toute âme

Si l'Esprit est en moi, il est aussi en chacun. Cette conviction est le fondement de mon ouverture multiculturelle, de mon absence de préjugés, de ma capacité à dialoguer avec les Caboclos et les Pretos Velhos sans crainte ni sentiment de trahison.

Pourquoi ? Parce que si Dieu a placé Son Esprit en chaque être humain, alors aucune culture, aucune religion, aucune tradition n'est totalement vide de Sa Présence. Le pajé tupi-guarani qui prie les esprits de la forêt, le médium d'Umbanda qui incorpore un Preto Velho, le protestant qui lit sa Bible, le catholique qui récite son chapelet – tous, pour

autant qu'ils cherchent la lumière, la charité et la vérité, sont mus par ce même Esprit, à des degrés divers et selon des modalités différentes.

Cette conviction est profondément franciscaine. Saint François n'a pas converti le sultan Al-Kamil par la controverse théologique, mais par sa présence aimante et son respect. Il a reconnu en l'autre – le musulman, le lépreux, le loup – une créature de Dieu, habitée par le souffle du Créateur.

Ma foi en l'Esprit présent en chacun est la clé de ma liberté. Elle m'affranchit du besoin de juger, de condamner, de classer les âmes entre « sauvées » et « perdues ». Elle m'ouvre à l'écoute, au dialogue, à l'émerveillement devant les voies multiples qu'emprunte la Grâce.

10.3 Le discernement des esprits : un charisme pour lire les cœurs

Je vous ai parlé du « discernement des pensées et visées profondes des hommes ». Ce n'est pas une formulation anodine. Le discernement des esprits est un charisme, un don de l'Esprit Saint, que Saint Paul mentionne dans sa première lettre aux Corinthiens (1 Co 12,10). Il permet de « juger » non pas les personnes, mais les esprits qui les animent : de distinguer ce qui vient de Dieu, ce qui vient de l'humain blessé, et ce qui vient des ténèbres.

J'ai développé ce charisme au cours de mes vingt années de vie spirituelle, dans le dialogue avec les entités, dans l'expérience de la médiumnité aux côtés de Meninha, dans la formation biblique reçue des esprits. J'ai appris à « lire » les âmes, non pour les dominer, mais pour les comprendre, les aider, les aimer.

Ce discernement est aussi ce qui m'a permis de voir clair dans les institutions humaines. J'ai reconnu, sous les discours de piété, les « visées profondes » : le désir de pouvoir, le besoin de contrôle, la peur de la liberté, l'orgueil spirituel qui se prend pour Dieu.

Mais le discernement n'est pas un don réservé à une élite. Il est offert à tout chrétien qui cherche sincèrement à connaître la volonté de Dieu. Il s'acquiert par la prière, par l'étude des Écritures, par l'expérience de la vie, par l'humilité de reconnaître que nous ne savons pas tout.

10.4 Le rejet des institutions prétendant « qualifier » la foi

Et c'est ici que mon expérience devient prophétique.

Je ne rejette pas la foi chrétienne. Je ne rejette pas l'Évangile. Je ne rejette pas le Christ. Au contraire : je l'aime, je le sers, je le prie. Mais je rejette – avec une force tranquille – la prétention des institutions humaines à « qualifier » la foi, à délivrer des certificats d'authenticité spirituelle, à tracer les frontières entre le « dedans » et le « dehors », entre l'« orthodoxe » et l'« hérétique ».

Ce rejet n'est pas un caprice. Il est le fruit d'une double expérience :

L'expérience de la violence institutionnelle : Je l'ai vécue dans ma chair au XVI^e siècle, quand des soldats portugais – bénis par l'Église de leur temps – m'ont tué. Je l'ai vue à l'œuvre dans la colonisation, dans la destruction des cultures indigènes, dans la diabolisation des cultes africains. Je sais, par ma mémoire d'âme, ce que signifie être la victime d'une institution qui prétend détenir le monopole du salut.

L'expérience de la liberté spirituelle : Pendant vingt ans, j'ai dialogué avec des esprits de lumière qui ne m'ont jamais demandé d'abandonner le Christ. Au contraire : ils m'ont formé à la Bible, ils m'ont ouvert les Écritures, ils m'ont montré la continuité entre la sagesse des Caboclos, la charité des Pretos Velhos et l'amour évangélique. Cette expérience directe de l'Esprit m'a libéré du besoin de validation institutionnelle. Je n'ai pas besoin qu'un évêque ou un pasteur me dise si ma foi est « valide ». J'en ai la preuve vivante dans mon cœur, dans ma vie, dans les fruits de paix, de joie et d'amour qui en découlent.

Ce rejet n'est donc pas destructeur. Il est prophétique. Il rappelle à l'Église – et à toute institution religieuse – qu'elle est servante de l'Esprit, et non sa propriétaire. Que Dieu « souffle où Il veut » (Jean 3,8). Que les sacrements, les dogmes, les structures sont des moyens, non des fins. Que le critère ultime, selon les paroles mêmes de Jésus, n'est pas l'appartenance institutionnelle, mais l'amour concret : « C'est à ceci que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Jean 13,35)

10.5 La foi solitaire comme foi épurée : retour à l'essentiel

Beaucoup s'inquiètent pour moi. Ils me disent : « Mais tu es seul, maintenant. Sans communauté, sans église, sans sacrements. Comment peux-tu rester croyant ? »

Je leur réponds que la foi solitaire n'est pas une foi diminuée, mais une foi épurée. Elle est débarrassée des compromis, des captations, des luttes de pouvoir. Elle est un retour à l'essentiel : la relation directe entre l'âme et son Créateur.

Croire seul, ou en petite communauté invisible, ce n'est pas s'isoler. C'est retrouver le chemin intérieur, là où l'Esprit parle sans intermédiaire. C'est être fidèle à ce que je perçois, loin des compromis et des captations culturelles.

Cette solitude n'est pas un abandon. Elle est une plénitude. Je ne suis pas seul, car l'Esprit est avec moi. Je ne suis pas seul, car Meninha, bien que partie, est présente. Je ne suis pas seul, car les esprits de lumière m'accompagnent. Je ne suis pas seul, car la communion des saints est une réalité qui transcende les frontières visibles.

J'ai appris à prier dans le silence, à lire les Écritures sans le filtre des commentaires officiels, à écouter l'Esprit dans l'intimité de mon cœur. Cette foi épurée est peut-être plus fragile, plus vulnérable, mais elle est aussi plus authentique, plus proche de ce que Jésus a vécu dans le désert, dans la nuit de Gethsémani, sur la croix.

10.6 La Bible éthiopienne : une mémoire fidèle des origines

Dans cette quête d'une foi épurée, j'ai trouvé un allié inattendu : la Bible éthiopienne. Cette Bible, qui contient des livres que l'Occident a exclus – comme le Livre d'Hénoch ou le Livre des Jubilés – témoigne d'un christianisme vivant, africain, qui n'a pas été romanisé ni protestantisé.

La lire, c'est entendre une voix plus ancienne, plus proche des origines. C'est résister à l'idée que le canon occidental serait le seul légitime. L'Église éthiopienne, avec sa langue guèze, ses pratiques, sa mystique, porte une mémoire que nos bibles européennes ont perdue.

Pour moi, la Bible éthiopienne est un trésor préservé. Elle me rappelle que la foi chrétienne n'est pas née en Europe, mais en Orient, dans un contexte sémitique, avec des Écritures hébraïques et une tradition orale. Elle me rappelle que l'Esprit n'a pas attendu les conciles occidentaux pour agir en Afrique, en Orient, et dans le cœur de tout chercheur sincère.

Cette Bible est une boussole vers un christianisme qui respire encore l'air des origines. Elle me conforte dans ma conviction que le canon romain ou protestant n'a pas le monopole de la vérité, et que des livres comme Hénoch ou les Jubilés ont été injustement marginalisés par l'Occident.

10.7 Prendre position avec douceur et fermeté

Prendre position, pour moi, ce n'est pas imposer quoi que ce soit à quiconque. C'est affirmer avec douceur et fermeté ce que j'ai découvert dans le silence de ma quête :

- Que la Bible éthiopienne est, pour moi, la mémoire la plus fidèle des origines.
- Que l'Esprit Saint n'a pas attendu les conciles occidentaux pour agir en Afrique, en Orient, et dans le cœur de tout chercheur sincère.
- Que la foi solitaire n'est pas une foi diminuée, mais une foi épurée, débarrassée des compromis et des captations.
- Que le canon romain ou protestant n'a pas le monopole de la vérité, et que des livres comme Hénoch ou les Jubilés ont été injustement marginalisés par l'Occident.

Prendre position, c'est cesser de s'excuser d'être en marge. C'est reconnaître que cette marge est peut-être, en réalité, un chemin plus proche de l'essentiel.

Seul Dieu jugera. Et je crois qu'il regarde le cœur, non l'appartenance à un canon occidental ou à une hiérarchie visible.

10.8 Les problématiques sociétales et les raisons de l'arrêt de la vie spirituelle à plein temps

Je vais aborder les problématiques sociétales liées à ce discernement, ainsi que les raisons de l'arrêt de ma vie spirituelle à plein temps. Je le fais avec honnêteté, car ce sont des questions qui ont marqué mon parcours.

Les problématiques sociétales sont nombreuses. La principale est la difficulté, pour une société sécularisée, de comprendre une spiritualité qui ne se réduit pas à une pratique religieuse conventionnelle. L'Umbanda, le spiritisme, le dialogue avec les entités – tout cela est souvent perçu comme exotique, suspect, ou simplement incompréhensible. Mes amis, ma famille, mes collègues ont parfois eu du mal à accepter ce cheminement, à le prendre au sérieux.

Il y a aussi la question de la légitimité. Dans un monde où la religion est souvent associée à des institutions reconnues, une foi libre et personnelle peut sembler illégitime, voire narcissique. On m'a dit : « Qui es-tu pour décider par toi-même de ce que tu crois ? » Ma réponse est simple : je suis un enfant de Dieu, comme tous les autres, et l'Esprit que Dieu a placé en moi est mon guide le plus sûr.

Quant aux raisons de l'arrêt de ma vie spirituelle à plein temps, elles sont multiples. D'abord, il y a la fatigue. Vingt années de pratique intense, de dialogues avec les entités, de consultations, de formation, ont épuisé mes forces

physiques et mentales. J'ai senti que le moment était venu de ralentir, de me retirer, de laisser place à une vie plus contemplative.

Enfin, il y a une conviction intérieure : la spiritualité authentique n'est pas une course, mais une respiration. Il y a des moments d'activité intense, et des moments de retrait, de silence, de gestation. Mon arrêt n'est pas un abandon ; c'est une transition, un passage vers une nouvelle forme de vie spirituelle, plus intérieure, plus silencieuse, peut-être plus profonde.

10.9 Conclusion : une espérance invincible

Et voilà où j'en suis, au terme de ce chemin, je ne peux que rendre grâce.

Grâce pour ma vie toscane, pour l'éducation franciscaine qui m'a ouvert les yeux sur la beauté de la Création.

Grâce pour ma rencontre avec Meninha, pour cet amour qui a traversé les siècles, pour cette union qui fut une restauration.

Grâce pour les entités de l'Umbanda, pour les Caboclos et les Pretos Velhos, pour les Exus et les Pomba Giras, qui m'ont enseigné la charité, la sagesse, le discernement.

Grâce pour l'Esprit Saint, pour cette présence intérieure qui m'a guidé, consolé, libéré.

Grâce pour la Bible éthiopienne, pour cette mémoire préservée qui me rappelle que la foi chrétienne est plus vaste, plus ancienne, plus diverse que ce que l'Occident en a retenu.

Grâce, enfin, pour cette espérance invincible qui m'habite : la certitude que l'amour est plus fort que la mort, que la vie ne s'arrête pas au tombeau, que nous nous retrouverons, Meninha et moi, dans la lumière de l'Esprit.

Saint François d'Assise, mon guide toscan, a composé ces paroles magnifiques dans son Cantique des Créatures :

Laudato si', mi' Signore, per sora nostra Morte corporale, da la quale nullu homo vivente pò skappare.

Guai a quelli ke moreranno ne le peccata mortali ; beati quelli ke trovarà ne le tue santissime voluntati, ka la morte secunda nol farrà male.

« Loué sois-Tu, mon Seigneur, pour sœur notre Mort corporelle, à laquelle nul homme vivant ne peut échapper.

Malheur à ceux qui mourront dans le péché mortel ; heureux ceux qui seront trouvés conformes à Ta très sainte volonté, car la seconde mort ne leur fera point de mal. »

Je ne crains pas la mort. Je l'accueille comme une sœur, comme un passage vers la vraie Vie. J'attends avec confiance les retrouvailles avec Meninha, avec tous ceux que j'ai aimés, avec le Seigneur Jésus-Christ, dans la lumière de l'Esprit.

Et d'ici là, je continue. Je continue à prier, à écouter, à aimer. Je continue à témoigner, avec douceur et fermeté, de ce que j'ai vu et entendu. Je continue à être ce pont entre les mondes, cet homme libre qui a trouvé dans l'Esprit la source de toute liberté.

Fraternellement

Franco

Ce premier volet est très important pour définir le contexte, documenter ce syncrétisme (cette pratique remonte jusqu'aux sumériens) avant de passer aux chapitres évoquant les Tables Blanches (Mesa Branca). Ce 2^{ème} volet sera publié prochainement. Merci pour votre lecture et votre intérêt.